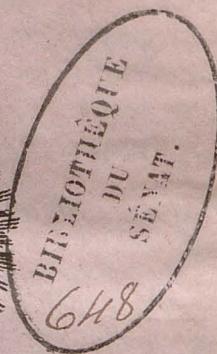
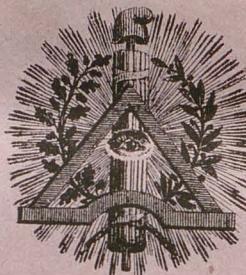


THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



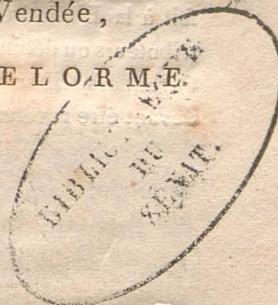
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE
LITERARY
MAGAZINE
AND
REVIEWER
FOR
THE
MONTH
OF
JULY
1821.

COCANIUS ,
OU
LA GUERROMANIE ,
COMÉDIE HÉROIQUE ET BURLESQUE ,
EN
QUATRE ACTES ET EN VERS ,
FAISANT SUITE
À CELLE DU ROI DE COCAGNE DE LEGRAND ,
Dédicée aux habitans de la Vendée ,
PAR J. F. HURT AUD-DE L'ORME .



— — — — —
SE VEND A PARIS ,
CAPELLE , libraire , rue J. J. Rousseau , N°. 346 .
MARTINET , libraire , rue du Coq , N°. 124 .
PETIT , libraire , Palais du Tribunat .
Chez ARTHUS-BERTRAND , quai des Augustins , N°. 35 .
DABIN , libraire , Palais du Tribunat .
DUJARDIN , rue de la Harpe , N°. 81 .
DE L'IMPRIMERIE DE ROUSSEAU , RUE DU FOIN SAINT-
JACQUES , N°. 13 .
— — — — —
AN XIII . — 1805 .

Extrait du décret concernant les contrefacteurs et distributeurs d'éditions contrefaites, du 29 juillet 1793.

A R T. IV. Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale.

A R T. V. Tout débitant d'édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable propriétaire, une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'édition originale.

Le dépôt de deux exemplaires de cet ouvrage ayant été fait à la Bibliothèque Impériale, tous contrefacteurs, distributeurs ou débitans d'édition contrefaite, seront poursuivis devant les tribunaux; les seuls exemplaires avoués par moi devant être revêtus de ma signature.

Hurtaud Delorme



Des raisons particulières m'ont fait différer de faire paraître cette comédie, bien qu'elle fut finie dès le mois de prairial an 12; mais ces raisons n'existant plus, les éternels tours qu'il faut attendre à certain théâtre, pour y obtenir les honneurs de la représentation, m'ont enfin déterminé à la faire imprimer préalablement. J'ose espérer que le public ne donnera au motif qui me guide, à cet égard, aucune interprétation qui puisse m'être défavorable, car, loin de vouloir ainsi préjuger l'arrêt qu'il a droit de rendre sur toute espèce d'ouvrage dramatique, personne n'est plus que moi pénétré de respect pour ses jugemens, et ne sût moins, dans aucun cas, braver son opinion.

AUX HABITANS DE LA VENDÉE.

MES CHERS COMPATRIOTES.

C'EST à vous que je dédie le premier ouvrage que j'aurai livré à l'impression; puisse la *Guerromanie* de la cour de Cocagne vous faire autant de plaisir, que celle de certaine autre cour, qui n'est pas sans ressemblance avec la première, vous a causé de mal!!!

Ceux d'entre vous, mes chers compatriotes, qui savent jusqu'à quel point mon éducation a été négligée, ce qui fut moins ma faute que celle de mon père, qui n'en reçut pas lui-même une fort brillante, bien qu'il fut né d'une honnête famille, mais qui, pour son malheur et le mien, se trouva orphelin dans un âge où toute espèce d'étude devient un supplice: ceux-là, dis-je, qui me connaissent particulièrement, ne s'attendent pas à trouver, et ne trouveront pas dans mon ouvrage, ce style élégant et soigné de la plupart de nos écrivains modernes; mais qu'importe, si cet ouvrage plaît au public; on peut être issu d'honnêtes gens, être honnête homme soi-même, bon fils, bon frère, bon parent, bon ami, bon citoyen; faire des comédies, voire même des *mélodrames*, et néanmoins ignorer totalement la langue d'Homère, même celle d'Horace et de Virgile.

Ainsi donc, quoique ma pièce soit du genre héroïque, à la vérité mêlé de burlesque, je n'ai point prétendu faire parler ma muse un langage qui ne lui est point familier, c'est-à-dire, lui donner certaine tournure d'esprit du jour, car, il faut l'avouer franchement, je suis loin de pouvoir dire comme M. Desmasures (*poète campagnard dans la Fausse Agnès, comédie de Destouches* :)

La langue des Dieux est ma langue maternelle !

A propos de masures ! il en est encore quelques-unes dans notre pays, mes chers compatriotes, et ce sont-là les fruits amers de nos dissensions civiles ! Puisse l'arbre qui les a produits, être à jamais desséché jusques dans ses racines : il en est une, entr'autres, que depuis long-tems j'ai fort à cœur de faire rétablir dans son état primitif; j'aurais du moins la satisfaction d'y loger une infortunée qui m'appartient de bien près, et l'espoir d'aller un jour y déposer ma dépouille mortelle dans le sein de mes Dieux Pénates ! Si le produit de ma comédie pouvait opérer ce miracle !... Pourquoi non ? Si chacun de mes compatriotes, sachant lire, s'en procurait un exemplaire, non-seulement la masure serait bientôt rétablie, mais encore, je pourrais fort aisément y joindre un monument durable, sur lequel on lirait ce beau vers de Voltaire, malheureusement trop long-tems oublié :

À TOUS LES CŒURS BIEN NÉS QUE LA PATRIE EST CHÈRE!

Voilà, je crois, ce qui s'appelle un beau rêve ! Si c'en est un, il est du moins plus pacifique que celui que je suppose dans ma pièce avoir été fait par le roi de Cocagne ; aussi, je puis bien me permettre de dormir comme un roi, mais il ne m'appartient pas de rêver de même. Au reste, tant d'auteurs estimables bâtissent sur le produit de leurs ouvrages des châteaux en Espagne, qu'il ne doit pas paraître étrange que je compte aussi sur celui des miens pour le rétablissement d'une mesure : ce n'est pas ce me semble être trop exigeant.

Il ne tient donc qu'à vous, mes chers compatriotes du ci-devant haut et bas Poitou, sur-tout de ce dernier, *aujourd'hui La Vendée*, de faire en sorte que le rêve puisse se réaliser, sinon en totalité, du moins en partie.

En attendant, j'ai l'honneur de me dire,

Votre affectionné et dévoué compatriote,

HURTAUD-DELORME.

PERSONNAGES.

COCANIUS, *roi de Cocagne.*

LUCELLE, *reine de Cocagne.*

FALMOUR. } *leur fils.*

ALMANZOR. } *leur fils.*

RIPAILLE, *ministre.*

ZACORIN, *grand majordome.*

GUILLOT.

ALQUIF.

CRID'OUAR. (*)

MATAPAN, *filz de Crid'ouar.*

NATHAN, *banquier de la cour.*

DORTULAN, *secrétaire.*

UN OFFICIER de Justice.

FÉLICINE, *épouse de Falmour.*

DORBANE, *femme du ministre Ripaille.*

CORSARINE, *femme de l'ex-ministre Bombance.*

(*Ces deux derniers personnages doivent être joués par deux soubrettes.*)

FORTUNATE, *suivante de la reine.*

DEUX VIEILLES et plusieurs dames du conseil de la reine.

DEUX PAGES (*deux enfans.*)

Plusieurs conseillers du roi, (*personnages muets.*)

Gardes du roi, *Peuple Cocamien.*

Les costumes des acteurs doivent être des plus riches, mais sans rien avoir de ridicule, pas même celui du roi, qui pourtant doit être approchant le même que dans la pièce de Legrand.

La scène se passe dans l'île de Cocagne.

(*) Nom composé de deux mots anglais, francisés quant à l'orthographe, et qui signifient *Cri de Guerre.*

COGANIUS, OU LA GUERROMANIE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente l'anti-chambre du roi ;
l'entrée du dehors est à droite de l'acteur,
celle de l'appartement de la reine à gauche,
et la porte du fond conduit chez le roi.*

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLOT (*seul.*)

JE n'entends plus de bruit... mais pourtant il me semble
Qu'autour de ce palais le peuple se rassemble.
Qui pourrait donc ainsi troubler nos habitans ?
Nous aurons aujourd'hui quelques soulèvements,
Ou bien quelque nouvelle à nos projets contraire,
Car le coq a changé plutôt qu'à l'ordinaire,
Et d'un commun accord, tous ceux des environs
Répétaient à l'envi ses bruyantes chansons !

(il écoute.)

Je crois entendre au loin.... oui, le bruit recommence ;
Et même vers la cour je crois que l'on s'avance.
Quel est donc le sujet ? ... C'est peut-être le feu !
Si c'était l'ennemi ! ... Nous n'aurions pas beau jeu ,
Si malgré nos vaisseaux et nos troupes d'élite
Il pouvait parvenir à nous rendre visite.
Depuis assez long-tems il en fait les apprêts :
Notre roi pourrait bien en payer tous les frais ,
Reprendre malgré lui son ancien domicile
Dans ses petits états , dans un coin de cette île
Où jadis il régnait , lorsqu'au sein dn plaisir
Il ignorait encor comme on sait conquérir.
Au diable soit celui dont le fatal délire
Du pays de Cocagne a fait un vaste empire.
Il avait bien besoin , ce ministre maudit ,
Pour s'enrichir d'autant qu'e le roi s'appauvrit ,
D'aller à nos voisins chercher encor dispute :
Ah ! s'il pouvait lui seul en faire la culbute ! ...

(on entend du bruit dans l'éloignement.)

Hé mais ! ... le bruit augmente , et semble s'approcher.
Pour agir prudemment , si j'allais me cacher ,
Comme j'ai déjà fait en pareilles allarmes !
Je ferais beaucoup mieux que de courir aux armes.
Le peuple de Cocagne est un peuple brutal ,
Qui fait par-tout ailleurs plus de bruit que de mal ,
Sur-tout , lorsqu'il n'a pas l'avantage du nombre ;
Car on prétend qu'alors il a peur de son ombre ;

(le bruit s'approche.)

Mais ici , c'est un diable. On pénètre au palais !
Allons , montrons du cœur , moi qui n'en eus jamais ,
Afin d'en imposer , prenons de l'assurance :
Peut-être ou m'en croira voyant ma contenance.

SCÈNE II.

GUILLOT, GRIDOUAR, MATAPAN,
Peuple.

GUILLOT.

Quoi, c'est vous Gridouar ! hé mais, dans ce moment
Quel sujet vous amène ?

GRIDOUAR, (très-agité.)
Un grand événement !

Nous voulons voir le roi.

GUILLOT.

Ce n'est pas mon affaire,
Voyez le majordome, ou bien son secrétaire.
(ils sortent tous par le fond du théâtre, excepté
Matapan.)

SCÈNE III.

GUILLOT, MATAPAN.

GUILLOT (retenant Matapan.)
Écoute, mon ami : pourquoi donc tout ce train ?

MATAPAN,
Pourquoi ? c'est l'ennemi que l'on découvre enfin,
Et même dans Cocagne il est déjà peut-être.

GUILLOT (effrayé.)
Tu devais m'avertir dès qu'on l'a vu paraître !
L'as-tu vu ?

MATAPAN.

Non vraiment ; mais tout en est rempli.

GUILLOT.
À la fin voilà donc notre sort accompli !

CO CANIUS.

M A T A P A N.

Ainsi que sur la mer, si nous pouvions sur terre
 Nous mettre six contre un, foi de braye insulaire,
 J'en exterminerais au moins cent pour ma part!
 Mais ils sont en grand nombre, et ce serait hazard....

GUILLOT (*à part.*)

Je ferai beaucoup mieux d'abandonner la place! (*haut.*)
 Attendez-moi, mon cher, attendez-moi de grâce!
 Je vais prendre mon sabre... (*à part.*) ou plutôt me cacher,
 Et si l'on veut m'avoir on viendra me chercher. (*il sort*)

S C È N E IV.

ZACORIN, CRIDOUAR, MATAPAN, Peuple.

CRIDOUAR. (*et sa suite*)

Nous voulons voir le roi!

ZACORIN (*les repoussant.*)

Cela n'est pas possible;

Avant son déjeuner le roi n'est pas visible.

CRIDOUAR.

Nous le verrons, vous dis-je, et même dans l'instant;
 Car c'est pour lui donner un avis important.

ZACORIN.

Et quel est cet avis? Expliquez-vous de grâce!

CRIDOUAR.

Nous sommes tous perdus!

ZACORIN.

Quel malheur nous menace?

CRIDOUAR.

Quel malheur dites-vous? Nous allons tous périr,
 Si le roi, promptement ne vient nous secourir.

ACTE I. SCÈNE IV.

5

ZACORIN.

Comment diable! péir? l'avis est salutaire!
Le roi va le savoir, et j'en fais mon affaire.
Mais, comment se peut-il?... C'est peut-être un faux bruit,
Un songe que quelqu'un aura fait cette nuit.

CRIDOUAR.

Un faux bruit? vous saurez qu'avec sa longue vue,
Du sommet d'une tour, haute à perte de vue,
L'astrologue attentif fixait le firmament;
Mais qu'elle est sa frayeur et son étonnement,
Alors qu'il apperçoit au bout de sa lunette
Un globe étincelant ainsi qu'une comète,
Et qui bientôt, hélas! fait paraître à ses yeux
Des géans, dont l'aspect fait dresser ses cheveux!
Enfin, des ennemis, il dit que c'est la flotte.

ZACORIN.

Quoi! dans l'air?

CRIDOUAR.

Oui vraiment!

ZACORIN.

L'astrologue radote,

Une flotte dans l'air! ce serait du nouveau.

CRIDOUAR.

Et quand vous la verrez ce sera bien plus beau!

(Cridouar et sa suite.)

Nous voulons voir le roi.

ZACORIN.

Vos cris sont inutiles,

Le roi repose, allez, et laissez-nous tranquilles.

(Les empêchant d'entrer.) (à Cridouar.)

Non, vous n'entrerez pas: mais voyez ce faquin,

Qui voudrait réveiller notre roi si matin!

Quoi! venir en ces lieux faire un pareil vacarme,

Et mettre par vos cris le palais en alarme!

C R I D O U A R.

Mais l'ennemi paraît, et nous allons périr !
 L'astrologue à l'instant vient de nous avertir.

Z A C O R I N.

L'astrologue est un sot, et vous un imbécille !

C R I D O U A R.

Cependant....

Z A C O R I N.

Gardez-vous de m'échauffer la bile !
 Car si le roi savait votre folle terreur !.....
 Mais non ; rassurez-vous ; allez, n'ayez pas peur :
 Je suis bon diable au fond, quoique brusque et colère.
 Et quant aux ennemis, nous saurons bien, j'espère,
 Les exterminer tous, quand nous serons en train.
 S'ils osent débarquer !.... Le roi, le sabre en main,
 De ces audacieux saura purger notre île.

M A T A P A N.

Pour moi, je ne crois pas la chose difficile,
 Et vous verrez bientôt si je suis un poltron.
 Oh ! quand je les tiendrai.... sur-tout à l'espadon !

(*Il espadone.*)

Au métier de soldat je ne suis plus novice ;
 J'apprends depuis dix jours à faire l'exercice.

Z A C O R I N.

Quand il faudra marcher, les effets feront foi :
 Mais jusque là, messieurs, laissez agir le roi.
 Ses ministres ont droit à votre confiance :
 Reposez-vous sur eux ; comptez sur leur prudence,
 Sur ce rare talent qui fait tout notre espoir,
 Sur leur génie enfin, habile à tout prévoir,
 Sur-tout, sur leur adresse à former une ligue,
 Talent de cabinet, qu'ailleurs on nomme intrigue !
 Ecoutez : soyez sûrs qu'avant fort peu de jours
 Nous serons secondés par un puissant secours.

A C T E I. S C È N E I V.

7

Alors, des ennemis abordant les rivages,
Nous irons enchaîner ce peuple de sauvages.

M A T A P A N.

Pour ne pas avoir fait la guerre à mes dépens,
De leurs terres au moins j'aurai quelques arpens.

Z A C O R I N.

Et mais, sans contredit, aussitôt la conquête.
La répartition est déjà toute faite.

M A T A P A N.

Hé bien ! dans le combat, si l'on me voit fuyard,
Je ne m'appelle plus Matapan Gridouar !

C R I D O U A R.

A ce partage, moi, je ne puis rien prétendre ;
Mais quel est ce secours que vous semblez attendre ?

M A T A P A N.

Vous vous trompez, papa ; tout mon bien est à vous.

C R I D O U A R (à Zazorin.)

Mais encore une fois quel secours aurons-nous ?

Z A C O R I N.

Ce grand magicien qui fait le tour du monde.
La reine, connaissant sa science profonde,
Sachant, qu'il peut d'un mot assurer nos succès,
Par un léger vaisseau dépêché tout exprès,
Demande son retour auprès de sa personne.
Pour faire le trajet la saison est fort bonne.
On avait, sur Alquif, certain renseignement,
Par lequel on pouvait le trouver aisément.
Depuis près de six mois la corvette est partie ;
Et peut-être en ce jour, cet étonnant génie !....
Dans ce moment, peut-être, Alquif est arrivé.

C R I D O U A R.

Fort bien ! mais son retour n'est pas encor prouvé.

SCÈNE V.

GUILLOT, ZACORIN, MATAPAN, CRIDOUAR,
Peuple.

GUILLOT (*accourant et essoufflé.*)

Ah ! mon cher Zacorin ! savez-vous la nouvelle ?....

CRIDOUAR.

C'est la flotte !

MATAPAN.

A coup sûr !

ZACORIN (*à Guillot.*)

Hé bien ?...

GUILLOT.

La sentinelle,

Qui veille jour et nuit tout en haut du donjon,
Voyant dans le jardin descendre un grand balon....

CRIDOUAR (*effrayé et regardant de tous côtés.*)
Hé bien ! des ennemis c'est pourtant l'avant-garde,
Et pas une arme ici !

MATAPAN (*cherchant de même.*)

Pas une hallebarde !

Ma foi ! sauve qui peut.

TOUS ENSEMBLE.

Sauvons-nous ! sauvons-nous !

(*Ils s'enfuient.*)

SCÈNE VI.

GUILLOT, ZACORIN.

GUILLOT.

Je suis tout hors de moi !

ACTE I. SCÈNE VI.

9

ZACORIN.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?

Hé bien, quoi? Ce balon?....

GUILLOT.

Je m'en vais vous le dire:

Mais encore faut-il qu'avant tout je respire.

Par ce balon, enfin, Alquif est arrivé!

Je l'ai vu, je vous jure, et ne l'ai point rêvé.

(Voyant venir Alquif.)

Mais, tenez, le voici! la chose est bien certaine.

Je m'en vais sans tarder l'annoncer à la reine. (Il sort.)

SCÈNE VII.

ZACORIN, ALQUIF.

ZACORIN.

Quoi, c'est donc vous Alquif, qu'un destin fortuné

Pour secourir Cocagne enfin a ramené!

Vous, dont l'heureux talent, dont le pouvoir magique!....

ALQUIF.

Je te dispense, ami, de mon panégyrique:

Au plaisir de nous voir livrons-nous bonnement,

Et sans l'assaisonner par un vain compliment,

Embrasse-moi, mon cher, après vingt ans d'absence!

ZACORIN.

Ah! c'est de tout mon cœur! jamais votre présence

Ne fut plus désirée; et la reine, à la cour,

Avec bien du plaisir verra votre retour.

ALQUIF.

Lorsque je vous quittai pour parcourir le monde,

Bien que sachant la cour en intrigue féconde,

Je ne m'attendais pas, qu'assez mal à propos

La guerre ainsi viendrait troubler votre repos.

Le roi, jusques alors d'une humeur pacifique,
Et dont le seul plaisir était l'affaire unique,
Ne semblait pas vouloir devenir conquérant
Pour s'entendre nommer *Cocanius le Grand*!
Je croyais donc la cour dans un état tranquille,
Et le roi satisfait de régner dans cette île,
Où pour lui chaque jour offrait nouveaux plaisirs,
Où ses petits états contentaient ses désirs;
Car sa puissance, alors, était assez bornée,
Avant que l'île entière à lui se fut donnée.
Afin de visiter les plus grands potentats,
De connaître les mœurs des différens climats,
Au gré de mes désirs je parcourus le monde:
Mais voulant terminer ma course vagabonde,
Je revins au Japon pour y finir mes jours.
Loin d'un monde bruyant, et sur-tout loin des cours.
Ce fut là que j'appris, non sans quelque surprise,
Du roi Cocanius l'incroyable entreprise;
Que ce roi, se livrant à l'ardeur des combats,
Avait su centupler ses modestes états.
Je fus loin d'applaudir sa brillante chimère,
Malgré tous les succès de son ardeur guerrière;
Et cent peuples vaincus, sous ses loix asservis,
Me parurent enfin cent peuples d'ennemis.
Au fond d'un sombre azile, où sans inquiétude
Je vivais inconnu, dans cette solitude,
Où jusqu'alors du moins j'avais cru me cacher,
Par ordre de la reine on m'est venu chercher.
Cocagne est en péril, me dit-on, et la reine
Attend votre retour pour soulager sa peine
Par vos sages conseils. Sans perdre un seul instant,
Pour secourir la reine en ce danger pressant,
Et donner, s'il se peut, à votre grand monarque
D'un zèle non suspect une dernière marque,

ACTE I. SCÈNE VII.

11

Je pars donc pour la cour ; et le même balon
Qui me porta jadis de Cocagne au Japon ,

(montrant sa bague.)

Grace à mon talisman , qui toujours m'accompagne ,
Me rapporte en deux jours du Japon à Cocagne .

ZACORIN.

Deux jours ? C'est voyager avec célérité !

Jamais on n'atteindra tant de vélocité .

D'un aussi prompt retour on doit vous rendre grace .

ALQUIF.

Mais dis-moi , Zaconin , qu'elle est ici ta place ?

Comme te voilà mis ! je t'aurais méconnu ,

En te voyant , mon cher , si richement vêtu !

ZACORIN.

De la cour , notre reine a changé le costume ;

Mais le roi , cependant , s'en tient à sa coutume .

Au reste , mon habit , quelque soit son éclat ,

Et le rang que je tiens chez un grand potentat ,

N'ont point changé mon cœur ainsi que ma fortune .

ALQUIF.

Tu fais exception à la règle commune :

Mais d'ailleurs , il en est .

ZACORIN.

Et quant à mon emploi ,

Je suis grand majordome en la maison du roi ;

Dans ses conseils aussi j'ai le droit de suffrage :

ALQUIF.

Tu n'étais qu'échanson....

ZACORIN.

Avant votre voyage :

Mais depuis....

ALQUIF.

Tu sus mettre à profit la faveur !

ZACORIN.

Quand du prince royal je fus sous-gouverneur,
A notre cour, Guillot occupa cette place.

ALQUIF.

A cette cour, ami, dis-moi ce qui se passe.

ZACORIN.

Oh ! parbleu volontiers, et sans ménagement ;
Car je puis avec vous m'expliquer franchement.
Notre cour, cher Alquif, est une pétaudiére.
Tout le monde y commande, et de telle manière,
Que notre roi n'est plus qu'un royal mannequin
Qu'on méne par le nez comme un George-Dandin.

ALQUIF.

Tu me surprens beaucoup ! quoi le roi de Cocagne ?

ZACORIN.

Soit dit entre nous deux, bat toujours la campagne.

(montrant la bague d'Alquif.)

C'est l'effet de la bague, il n'en faut point douter :
Vous vous ressouvenez que pour le dégouter
De l'aimable Lucelle, et pour sauver Philandre,
Que sans vous le monarque aurait je crois fait pendre,
Vous me fîtes lui mettre, en lui lavant la main,
Ce diamant au doigt ! Vous savez que soudain ?

ALQUIF.

Je sais qu'il fit alors d'étranges incartades !

ZACORIN.

Même encore à présent, quand certaines boutades

ALQUIF.

Tant pis ! mais continue, et mets-moi bien au fait
De tout ce que tu sais même de plus secret.

ZACORIN.

C'est mon intention. Vous savez que Lucelle,
Avant votre départ, fut enfin infidelle

A son amant Philandre : un trône a tant d'appas !
Un amant couronné ne se refuse pas.
De Cocagne , en un mot , Lucelle devint reine.
Elle était agaçante , et valait bien la peine
Que le roi fit , dès-lors , prenant femme d'autrui ,
Ce que sans être rois d'autres font aujourd'hui.
Mon cher maître Philandre en proie à sa colère ,
D'un coup de désespoir termina sa carrière.
Vous partîtes alors , abandonnant la cour ,
Malgré tous les plaisirs d'un aussi beau séjour.
Je ne sais quel démon s'était mis dans la tête
Que notre reine un jour serait un trouble fête ,
Mais le moment fatal fut bientôt arrivé.
La reine , un beau matin , prétend avoir rêvé
Qu'un roi se déshonore à régner sans la guerre ,
Et qu'il doit la porter jusqu'au bout de la terre !
Bombance , alors ministre , et faisant son profit
De tout ce qui pouvait lui donner du crédit ,
Saisit l'occasion d'augmenter sa puissance ,
Et fait voir dans ce songe un avis d'importance.
Le roi , sans consulter ses plus chers intérêts ,
De la guerre aussitôt ordonne les apprêts :
Il fallait conquérir ! car c'est là sa marotte.
On met sur des vaisseaux composant notre flotte
Quelques soldats d'emprunt , quantité d'officiers ,
Amateurs de trésors , mais fort peu de lauriérs !
Des intrigans , sur-tout , spéculateurs avides ,
Des joueurs effrénés , des femmes intrépides ;
Tout cela fut par nous envoyé sur les mers ,
Pour aller guerroyer au bout de l'univers.
Dans les climats lointains , des provinces fertiles
Offraient à nos guerriers des conquêtes faciles ,
Chez un peuple timide , indolent , fastueux ,
Ce qui , de bonne foi ! n'est pas trop généreux ;

Car j'ai lu quelque part, si j'ai bonne mémoire,
 Qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
 Les plus vastes états, les plus riches pays
 Au roi Cocanius furent bientôt soumis :
 Mais pour nous, ce n'était encor que bagatelle !
 A nos voisins aussi nous cherchâmes querelle,
 Sous le prétexte adroit d'appaiser des débats,
 Qui dans le fait pourtant ne nous regardaient pas.
 Que vous dirai-je enfin ! l'un et l'autre hémisphère
 Sont en proie aux excès de notre ministère.

A L Q U I F.

Et Bombance, à sa place a su se maintenir ?

Z A C O R I N.

Non pas, en apparence ; on l'a fait déguerpir.
 Pour appaiser un peu, ce qu'on nomme canaille,
 La cour a remplacé Bombance par Ripaille.
 On craignait chaque jour quelque soulèvement ;
 Et nous craignons encor, car un tel changement....

A L Q U I F.

Mais les princes, dis-moi, sont-ils sans influence ?
 J'ai su que votre reine avait donné naissance
 A deux fils, de qui l'âge....

Z A C O R I N.

Un seul est à la cour,
 C'est le prince royal, autrement dit Falmour.
 Son frère est loin d'ici, commandant une armée,
 De ses exploits futurs lassant la renommée.
 Falmour est en disgrâce, et néglige ses droits.
 Epris d'une beauté, dont son cœur a fait choix,
 Un hymen clandestin assurait sa conquête ;
 La reine en est instruite, et bientôt on l'arrête,
 On l'enferme à la tour impitoyablement,
 Pour livrer Félicine au plus affreux tourment,

Félicine est le nom de cette infortunée,
Par un ordre secret à périr condamnée :
Livrée au gré des vents, à la fureur des flots,
Elle a fini ses jours errante sur les eaux.
Falmour, depuis trois mois en est inconsolable ;
Rien ne saurait calmer la douleur qui l'accable.
La reine, qui l'observe, en montre du dépit,
Et près d'elle son fils est sans aucun crédit.
Pour son fils Almanzor, il n'en est pas de même :
C'est son enfant cher ! c'est un autre elle-même.
Ses exploits néanmoins ne sont pas fort brillans,
Quoiqu'il ait des soldats qu'on dit être vaillans,
Et venus tout exprès des terres étrangères.
Mais, d'ailleurs, que nous font des succès éphémères,
Si par les plus puissans de tous nos ennemis,
Dans ce jour même enfin nous sommes envahis ?

A L Q U I F.

Quoi ! l'ennemi, dis-tu, dans ce jour vous menace ?

Z A C O R I N.

Nous devons nous attendre à cet excès d'audace !
Ses vaisseaux, ses soldats rassemblés dans ses ports,
Peut-être en ce moment sont déjà sur nos bords.
Mais de les voir ici, nous n'avons pas envie !

A L Q U I F.

Quel est ce peuple enfin ?

Z A C O R I N.

Celui de Francadie.

A L Q U I F.

Quoi ! les Francadiens menacent d'envahir....

Z A C O R I N.

C'est bien par notre faute, il en faut convenir.

A L Q U I F.

En ce cas, j'aurai fait un voyage inutile !

ZACORIN.

Ce n'est pas notre espoir : pour défendre notre île,
La reine attend beaucoup des secrets de votre art.

ALQUIF.

En quoi donc ?

ZACORIN.

Vous pouvez, sur certain étendart,
Brodé tout de sa main, tracer, s'il faut l'en croire,
Certain enchantement, certains mots de grimoire,
Pour faire aux ennemis oublier leur valeur,
De sorte que de nous ils puissent avoir peur.
La victoire est flétrice, étant aussi facile ;
Mais notre cour n'est pas sur ce point difficile.

ALQUIF.

Ce sont là les secours que votre cour attend
Des secrets de mon art ?

ZACORIN.

Et même promptement,
Sans quoi c'est fait de nous ! Grâce à votre science,
De vaincre nous aurons au moins quelqu'espérance.

ALQUIF.

Cela n'est pas possible !

ZACORIN.

Et d'où vient donc ? Pourquoi ?....

ALQUIF.

Ces ennemis, mon cher, sont plus sorciers que moi !

ZACORIN.

C'est un peuple cruel, ambitieux, sauvage,
Vindicatif, jaloux, et même antropophage !

ALQUIF.

C'est le calomnier !

ZACORIN.

On assure pourtant.....

ALQUIF.

ACTE I. SCÈNE VII.

17

ALQUIF.

C'est un bruit, qu'à dessein en ces lieux on répand.

ZACORIN.

Vous m'étonnez beaucoup, et j'ai peine à vous croire.

ALQUIF.

On vous a fait de lui quelque mauvaise histoire!

Un peuple quelquefois est sujet à l'erreur,

Mais sitôt qu'il l'abjure il en devient meilleur.

Celui-ci, je le sais, fut long-tems en discorde;

Mais il a dans son sein ramené la concorde :

Du moins, tels sont les bruits jusqu'à moi parvenus

Dans des pays lointains, de lui-même inconnus ;

Tant ses travaux guerriers, son invincible armée,

Sont dans tous les pays en haute renommée !

Ce peuple belliqueux, si fier de ses lauriers,

Compte autant de héros qu'il compte de guerriers.

Que peuvent contre lui des soldats mercenaires,

Aimant peu leur métier, mais beaucoup leurs salaires !

Le roi s'exposerait au plus grand des malheurs,

En attirant ici ces illustres vainqueurs ;

Et ce qu'il peut de mieux, en pareille occurrence,

Pour conserver encore un reste de puissance,

C'est de faire la paix, et même promptement !

ZACORIN (effrayé.)

Ah! qu'entends-je?

ALQUIF.

Et d'où vient un tel étonnement?

ZACORIN.

Qu'avez-vous dit, Alquif ? Il y va de la vie,

En prononçant ici cette parole impie !

ALQUIF.

Comment?....

C O C A N I U S.

Z A C O R I N.

Ah ! j'en frémis ! Par un décret du roi,
 Fabriqué par Bombance, ou Ripaille, je croi,
 Il nous est défendu, sous peine capitale,
 De prononcer ici la parole fatale ! , , , ,

A L Q U I F.

Ah ! j'entends ! C'est.... la paix !

Z A C O R I N.

Et oui ; c'est-là le mot.

A L Q U I F.

Ce Ripaille si fin se trouverait bien sot ,
 S'il fallait malgré lui, par certain stratagème ,
 En présence du roi le prononcer lui-même.

Z A C O R I N.

Oh ! pour cela , jamais vous n'en viendrez à bout !

A L Q U I F.

C'est ce qu'il faudra voir ! Dans peu tu sauras tout ;
 Car je me promets bien d'agir en conséquence.

S C È N E V I I I.

G U I L L O T , A L Q U I F , Z A C O R I N.

G U I L L O T (*Dans la coulisse.*)

Vous n'y toucherez pas , ou j'en aurai vengeance !

Z A C O R I N.

Qu'est-ce que c'est , Guillot ?

G U I L L O T .

Le ministre Ripaille ,
 Qui nous mettra bientôt à coucher sur la paille .
 Pour payer ses agens , n'étant pas argenteux ,
 Il veut vendre du roi les meubles précieux !

ACTE I. SCÈNE VIII.

19

Il vient de m'envoyer certain homme d'affaire
Pour savoir la valeur de son beau solitaire :
Je l'ai bien renfermé, pour qu'il n'y touchât pas,
Et l'ai mis en lieu sûr, sous double cadenas,
C'est un tas d'intrigans !....

ZACORIN.

Oh ! personne n'en doute.

GUILLOT.

Et qui nous réduiront à faire banqueroute.
Savantissime Alquif, soyez le bien venu !
Tout le premier tantôt je vous ai reconnu :
Ma foi ! de vous revoir je suis vraiment fort aise !

ZACORIN.

Dans un autre moment, tu pourras à ton aise
Complimenter Alquif sur son heureux retour :
Dis-nous, si chez la reine, il fera bientôt jour ?

GUILLOT.

La reine, illustre Alquif, recevra votre hommage
Aussitôt son lever ; car tel est le message
Qu'on vient de me transmettre. A propos, Zacorin,
Le roi veut vous parler ; allez donc.

ZACORIN.

Si matin ?

GUILLOT.

Bah ! depuis près d'une heure il fait un beau vacarme !
Il a cassé sa pipe.

ZACORIN.

Autre sujet d'allarme !

GUILLOT.

Elle est pour cette fois hors d'état de servir ;
Mais le roi pourrait bien un jour s'en repentir ;
Jamais il ne pourra retrouver la pareille :
Elle était d'un grand prix ; c'était une merveille !

(A Alquif à demi-voix.)

Elle venait, je crois, d'un pays éloigné,
D'un roi qui, grâce à nous, n'a pas long-tems régné.

ZACORIN (à Alquif.)

Je vous laisse un moment. Souvenez-vous, de grâce,
Que par vous à la cour tout doit changer de face.
Contre des intrigans, unissant nos efforts,
Soyons les plus adroits, n'étant pas les plus forts;
Au plus grand des dangers la guerre nous expose!
En évitant le mot, tâchons d'avoir la chose:
Vous m'entendez? adieu. (Il sort.)

SCÈNE IX.

GUILLOT, ALQUIF.

GUILLOT (à part.)

Contre des intrigans?

Il s'agit du ministre et de ses adhéreus!

(À Alquif.)

Comment me trouvez-vous? J'ai bien changé je gage?
Je parlais autrefois un drôle de langage,
Et j'avais un emploi qui n'était pas fort bon;
Mais, du roi, maintenant, je suis... le factotom:
Je me mêle de tout, excepté de la guerre,
Car il faut être franc, ce n'est pas mon affaire.
Le roi, me compte aussi parmi ses confidens,
Et m'a fait gardien de tous ses diamans.
Eufin, mon cher Alquif, puisqu'il faut tout vous dire,
Je serais du conseil, si je savais écrire.

ALQUIF.

Ah! c'est aussi trop loin porter l'ambition!

GUILLOT.

Il faut pour s'avancer saisir l'occasion.

ACTE I. SCÈNE IX.

21

A L Q U I F.

A ce qu'il me paraît, tu n'es pas imbécile !

Il faut pour tant d'emplois un honime bien habile.

G U I L L O T.

Jadis, j'avais encor des momens de loisirs,

Que j'employais, par fois, à prendre mes plaisirs ;

A mon premier signal la table était garnie ;

La volaille, soudain, tombait toute rôtie ;

Les vins les plus exquis coulaient dans nos caveaux,

Et sans qn'ou sût comment remplissaient nos tonneaux :

Mais, hélas ! aujourd'hui, ce qui me désespère,

Notre pays n'est plus qn'un pays ordinaire !

A L Q U I F.

Qui peut avoir produit un pareil changement ?

G U I L L O T.

Faut-il le demander ? C'est la guerre, vraiment !

Ce pays, autrefois un pays de miracle,

A bien subi le sort qu'avait prédit l'oracle :

« Quand la guerre, à Cocagne un jour reparaira ;

» Subversion totale il en résultera ! »

C'est ce qu'avait prédit je ne sais quel prophète,

Des arrêts du destin trop fatal interprète.

A L Q U I F.

La disgrice est cruelle, il le faut avouer !

De la guerre en effet on doit peu se louer.

Vos amis, cependant, le peuple élémentaire ?

G U I L L O T.

Comptant sur ces amis nous serions maigre chère !

Depuis long-tems, ma foi ! ce peuple a disparu,

Sans qu'on puisse savoir ce qu'il est devenu :

La guerre l'a chassé loin de nos citadelles,

Comme on sait que le froid chasse les hirondelles.

A L Q U I F.

Eh quoi ! vous avez donc aussi bâti des forts ?

GUILLOT.

Et même en quantité ! sans compter ceux des ports.
 La reine, aussi, voulut avoir sa forteresse
 Qu'elle commande en chef ; et dans sa petitesse
 Elle est presqu'imprénable : ici, près de la mer,
 On l'apperçoit d'abord, non loin du bulvéder.
 La reine, chaque jour, dans cette citadelle
 Fait aussi manœuvrer un bataillon femelle,
 Et même s'en acquitte assez passablement ;
 C'est son corps de réserve en cas d'événement.
 J'entends venir quelqu'un ! c'est madame Bombance...
 Et madame Repaille ah ! c'est pour la séance !
 Vous saurez que la reine, ici, dès le matin,
 Tient ordinairement un conseil féminin.
 De ces dames, pour vous, je crains l'humeur hautaine

SCÈNE X.

DORBANE, CORSARINE, ALQUIF, GUILLOT.

DORBANE (*d'un air de hauteur.*)

Ah ! c'est vous mons Guillot ! entre-t-on chez la reine ?

GUILLOT.

Oui, sans doute, madame, il fera bientôt jour.

CORSARINE (*à Dorbane, montrant Alquif.*)

Quel est cet homme là ?

(*Dans cette scène, tout ce que l'on dit d'Alquif
 excepté ce qui doit lui être directement
 adressé, doit être dit à demi-voix.*)

DORBANE (*lorgnant Alquif.*)

Jamais à notre cour,

Autant qu'il m'en souvienne, on n'e vit ce visage !

CORSARINE (*avec dédain.*)

C'est quelqu'ambassadeur !

ACTE I. SCÈNE X.

23

D O R B A N E (*dédaigneusement.*)

Un pareil personnage ?

C O R S A R I N E.

De quelque roitelet d'un pays éloigné.

D O R B A N E.

Je le croirais plutôt, à son air réfrogné,

Le courier des défunts ! sa face moribonde

Annonce un voyageur qui part pour l'autre monde.

C O R S A R I N E.

Il serait curieux d'entendre son jargon.

D O R B A N E.

Mais c'est perdre son tems ! Eh, madame ! à quoi bon ? ...

C O R S A R I N E (à *Alquif.*)

Avez-vous, dites-moi, fait un heureux voyage ?

D O R B A N E.

Pas un mot ?

C O R S A R I N E (à *Dorbane.*)

C'est l'agent d'une tribu sauvage !

D O R B A N E.

Je le crois comme vous.

C O R S A R I N E.

Et nous voulons envain

Qu'il rompe le silence !

D O R B A N E.

Oh ! c'est un fait certain ;

Il ne nous entend pas. (*haut.*) Sa figure est bizarre !

A L Q U I F (*froidement.*)

Ce qui fait, qu'à la cour elle n'est pas si rare !

C O R S A R I N E.

Enfin, il a parlé !

D O R B A N E.

C'est un impertinent.

CORSARINE.

Hé mais ! il porte au doigt un fort beau diamant !

DORBANE.

Ce brillant, en effet, annonce l'opulence.

CORSARINE.

C'est sans doute quelqu'un d'une haute importance ?

DORBANE.

L'envoyé du Japon, ou bien du Grand Mogol !

CORSARINE.

Qu'importe qu'il le soit, ou de Pierre ou de Paul !
Son brillant est fort beau.

DORBANE.

D'une richesse extrême !

Il vaut un million !

CORSARINE.

Oui, je le crois de même.

DORBANE (*s'approchant d'Alquif.*)

Comment voyage-t-on dans votre pays ?

ALQUIF.

Bien.

CORSARINE (*qui a passé à la gauche d'Alquif.*)

Quel bien dit-on de nous dans votre Indostan ?

ALQUIF.

Rien.

CORSARINE (*à part.*)

On ne saurait jamais être plus laconique !

DORBANE (*à part.*)

Pour le faire parler mettons tout en pratique.

CORSARINE (*bas à Alquif.*)

Je vois bien que monsieur est un ambassadeur.

DORBANE (*de même.*)

De la cour vous venez implorer la faveur !

ACTE I. SCÈNE X.

25

C O R S A R I N E (*bas.*)

Mon mari peut beaucoup.

D O R B A N E (*bas.*)

Mon époux est en place.

C O R S A R I N E (*bas.*)

Le sien est sans crédit.

D O R B A N E (*bas.*)

Et le sien en disgrâce !

C O R S A R I N E (à *Dorbane.*)

Madame, c'en est trop, pourquoi donc parler bas ?

D O R B A N E .

C'est pour vous imiter, madame, dans ce cas !

C O R S A R I N E .

A la cour, avant vous, je crois être connue !

D O R B A N E .

Mais, d'assez mauvais œil, on vous a toujours vue !

C O R S A R I N E .

Votre mari, Ripaille, est un extravagant !

D O R B A N E .

Bombance, votre époux, est un homme intrigant !

C O R S A R I N E .

Qui ne sait rien du tout en fait de politique

D O R B A N E .

Qui se mêle encor trop de la chose publique

C O R S A R I N E .

Et nous a jusqu'ici menés tout de travers !

D O R B A N E .

Et qui nous a brouillés avec tout l'univers !

C O R S A R I N E .

Madame, je saurai rabaisser votre audace !

D O R B A N E .

Je saurai vous forcer à me céder la place.

ALQUIF (*avantant sa main entr'elles deux comme pour les séparer.*)

Mesdames, c'est assez ! . . .

CORSARINE (*tenant la main d'Alquif, pour examiner son diamant.*)

Oh ! le beau diamant !

DORBANE (*en faisant autant de son côté.*)

Voyons un peu, monsieur : il est étincelant !

Toutes deux tiennent la main d'Alquif, et regardant de fort près, elles éternuent toutes les deux à la fois au nez l'une de l'autre. Elles se regardent avec surprise, et se font réciproquement, et en même-tems, une profonde révérence. Elles en font autant à Alquif, et passent chez la reine. A la porte elles font des cérémonies pour se céder le pas.

SCÈNE XI.

GUILLOT, ALQUIF.

GUILLOT (*les regardant sortir.*)

Quel changement ! Hé bien ! . . . je croyais que ces dames ! . . . Qui croirait que sitôt on appaise deux femmes ? Moi, qui craignais ici quelqu'accident fâcheux !

ALQUIF.

La bague a terminé ces débats scandaleux.

GUILLOT.

Hé quoi ! c'est ce brillant, qui jadis ? . . .

ALQUIF.

Mais sans doute.

GUILLOT (*le regardant avec crainte.*)
Et vraiment oui, c'est lui ! ma foi je le redoute.

ACTE I. SCÈNE X.

27

A L Q U I F.

Oh! tu peux le toucher, Guillot, ne le crains pas;
Il ne produit d'effet que dans de certains cas.

G U I L L O T.

Et par lui vous rendez des femmes raisonnables ?
Ah ! combien de maris en voudraient de semblables !
Autant qu'il me paraît, la reine en ce moment
Ne peut vous recevoir ; hé bien, en attendant,
Venez vous rafraîchir : je vais vous faire boire
D'un certain vin muscat, comme vous pouvez croire,
Caché depuis long-tems : il vous semblera bon !
Nous allons tous les deux en vider un flacon,
Pour voir si sa liqueur se sera conservée,
Et célébrer ainsi votre heureuse arrivée. (*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

*Le Théâtre représente une salle de l'appartement
de la Reine.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACORIN, FALMOUR.

ZACORIN.

Our, prince, il faut agir et vous montrer enfin !
S'il est un terme à tout, il en est au chagrin.

De tous vos ennemis , en gardant le silence ,
Vous laissez chaque jour augmenter la puissance.

F A L M O U R.

Hé qu'ai-je à craindre encor de mes vils ennemis ,
Trop coupables auteurs des maux dont je gémis ?
La main qui par ses coups me ravit Félicine
Avait depuis long-tems préparé ma ruine ;
Envain je tâcherais d'obtenir de la cour
Un changement qui fût favorable à Falmour ,
Je sais qu'à cet égard je n'ai plus d'espérance .
Toi , qui m'es attaché dès ma plus tendre enfance ,
Zacorin , tu connais les secrets de mon cœur ;
Tu sais , que de mon sort supportant la rigueur ,
Je ne laisse éclater ni plainte , ni murmure .
J'ajouterais encor aux tourmens que j'endure ,
Accusant de mes maux les auteurs de mes jours .
De ceux de Félicine on a tranché le cours ! ...
Après ce coup affreux , que m'importe la vie !

Z A C O R I N .

D'un ministère adroit craignez la perfidie !
Tel qui par ses conseils a causé vos malheurs ,
Peut vous causer encor de nouvelles douleurs .

F A L M O U R .

Je connais , comme toi , l'horrible ministère
Qui gouverne l'état sous le nom de mon père :
Mais comment l'attaquer , sans me rendre suspect
De vouloir pour un père oublier mon respect ?
Sa raison , tu le sais , est souvent égarée ;
Du conseil , cependant , on m'interdit l'entrée :
Et pour mieux m'accabler d'outrages , de mépris ,
Mon cadet a le droit d'y donner son avis !

Z A C O R I N .

Oui , prince ; il est trop vrai qu'Almanzor , votre frère ,
Est le fils bien aimé de la reine sa mère ;

ACTE II. SCÈNE I.

29

Que ce prince , en un mot , vise au gouvernement ,
Ce serait vous trahir que parler autrement.
Hé bien ! c'est pour cela qu'il faut enfin paraître ,
Réclamant votre droit , qu'on ose méconnaître .
Si l'ennemi débarque , on doit l'appréhender ,
A qui donc appartient l'honneur de commander ,
Si ce n'est pas à vous ? Sera-ce à votre frère ,
Qu'attend à chaque instant la reine votre mère ?

F A L M O U R .

De mon frère , dis-tu , l'on attend le retour ?

Z A C O R I N .

Un vaisseau , m'a-t-on dit , doit partir dans ce jour
Pour porter son rappel de certaine contrée ,
Où l'on sait qu'à présent il commande une armée .
Mais ce prince est-il fait pour l'emporter sur vous ?
Où sont donc ses exploits ? Qu'a-t-il fait , entre nous ,
Pour mériter l'honneur de cette préférence ,
Quand de l'état il faut prendre ici la défense ?
Laisser aux ennemis bagages et soldats ,
Et grace à son coursier se tirer d'embarras !
Voilà ce qu'il a fait ; c'est œuvre méritoire ;
Un bon échec de plus , met le comble à sa gloire !
Prince , n'en doutez pas , on attend Almanzor ;
Le ministre , la reine , et le roi sont d'accord
Pour l'élever au rang de généralissime ,
Rang qui vous appartient par un droit légitime ,
Auquel vous seul , mon prince , avez droit d'aspirer ,
Qu'on ne peut vous ravir sans vous déshonorer .
Voulez-vous qu'il soit dit que Falmour , à son âge ,
Pour soutenir ses droits ait manqué de courage ?
Du sort qui vous opprime il faut braver les coups ,
En prenant un parti qui soit digne de vous .

F A L M O U R .

Le courage n'est pas quelquefois où l'on pense ?

Sous ses traits bien souvent se masque l'imprudence ;
 C'est en montrer, crois-moi, que de savoir souffrir ;
 D'en manquer, Zaconin, je n'ai point à rougir ;
 Cette vertu n'est pas dans mon cœur étrangère !....
 Parle-moi de la paix ! et non pas de la guerre !

Z A C O R I N.

Seigneur, que dites-vous ? vous me faites trembler !
 Si l'on vous entendait !....

F A L M O U R.

Je puis articuler,
 Sans nul péril, je crois, ce mot en ta présence !
 Toi, mon seul confident, l'ami de mon enfance,
 Pourrais-tu me blâmer de soulager mon cœur
 Par l'espoir que la paix peut faire mon bonheur ?
 Oui, mon cher Zaconin ; je crois qu'en Francadie
 Ma tendre Félicine est rendue à la vie !
 Je forme à cet égard.... je ne sais quel espoir,
 Que peut-être bientôt je pourrai la revoir !

Z A C O R I N.

Mais, seigneur, songez donc qu'il faut de la prudence,
 Sans quoi vous nous perdez !.... Quelqu'un ici s'avance !
 Je tremble que ce soit !.... Mon prince, éloignez-vous :
 Redoutez les soupçons, qu'un ennemi jaloux
 Concevrait aussitôt s'il nous voyait ensemble.
 Comptez sur tous mes soins.

(*Falmour sort.*)

S C È N E I I.

Z A C O R I N, D O R B A N E.

Z A C O R I N (*à part.*)

C'est Dorbane ! je tremble
 Qu'elle n'ait entendu....

ACTE II. SCÈNE I.

31

D O R B A N E (entrant avec précipitation.)
(*A Z a c o r i n d'un ton de colère et de hauteur.*)

Hé! passez chez le roi;
Si mon époux s'y trouve envoyez-le vers moi,
Qu'il vienne me parler, et dans ce moment même.

(*Voyant que Z a c o r i n hésite, elle lui fait un geste impérieux.*)

Vous hésitez, je crois? Qu'elle insolence extrême!...

Z A C O R I N.

Je vais vous obéir, quoique dans ce palais
Je suis grand majordome, et non pas un laquais!

D O R B A N E.

Laquais! c'est beaucoup trop pour gens de votre sorte,
Que le roi dès long-tems aurait mis à la porte,
Et chassés de son île ainsi que des vauriens,
S'il eut pris les conseils du ministre et les miens
Mais bien certainement vous n'en êtes pas quitte,
Si promptement d'ici vous ne prenez la fuite:
Vous serez tous pendus pour prix de vos forfaits!

(*le contrefaisant.*)

Je vous trouve plaisant: Je ne suis pas laquais!
Si vous ne l'êtes plus, autrefois vous le fûtes.

Z A C O R I N.

Madame, finissons; laissons-là les disputes;
Je sais ce que j'étais, et sais fort bien aussi,
Que bien d'autres que moi seraient mieux loin d'ici.

(*Il sort.*)

D O R B A N E.

Que dit cet insolent?...

(*Voyant Corsarine qui sort aussi de chez la reine.*)

Hé venez donc, ma chère!
Il est enfin connu cet horrible mystère!

SCÈNE III.

DORBANE, CORSARINE.

DORBANE.

Venez ; je vous attends depuis une heure au moins.

CORSARINE.

J'en suis au désespoir ! c'est prendre trop de soins.
Mais de quoi s'agit-il ?

DORBANE.

Attendez ; par prudence,

Il faut voir si personne en ces lieux ne s'avance.

(Elle regarde à la porte par où elle a vu Zaconin sortir.)

Je viens de découvrir un complot infernal !

Savez-vous ce que c'est que cet homme brutal,

Au farouche entretien, au sombre laconisme,

Ce qui n'était chez lui que pur charlatanisme,

Cet homme au diamant, dont le maudit anneau

Nous avait, ce matin, dérangé le cerveau,

Cet homme, enfin, qui sort d'entretenir la reine ?

CORSARINE.

C'est un ambassadeur, et j'en suis très-certaine.

DORBANE.

Vous perdez la raison, ma chère, assurément ;

C'est un Cosmopolite !

CORSARINE.

Eh bien, oui ; justement :

C'est un ambassadeur....

DORBANE.

Quelle étrange folie !

Ambassadeur ! de qui ?

CORSARINE.

Mais... de Cosmopolie !

DORBANE

ACTE II. SCÈNE III. 33

D O R B A N E (*impatientée.*)

Êh non, du tout, vous dis-je, et cent, et cent fois non.
C'est un aventurier, un fourbe, un vagabond,
Un scélérat, un monstre, un être détestable,
Et pour tout dire, enfin, un envoyé du diable !

C O R S A R I N E (*étonnée.*)

Que dites-vous ?

D O R B A N E .

Voici le secret important

Que j'ai su découvrir, et fort heureusement,
Nous étions, vous savez, dans la chambre prochaine,
Attendant qu'il fit jour pour entrer chez la reine,
Lorsque cet étranger, ce charlatan maudit,
Par le cher Zacorin est soudain introduit.

Vous passez au salon en attendant qu'il sorte;
Mais moi, d'un cabinet j'ouvre aussitôt la porte,
Sachant bien qu'en ce lieu je pourrais écouter
Tout ce que l'on dirait; aussi, sans hésiter,
Je m'y glisse sans bruit afin de bien entendre;
Car j'étais inquiète, et je brûlais d'apprendre
Quel était ce visage à la cour inconnu.
La reine fait accueil à ce nouveau venu,
Et de son cher Alquif reçoit le doux hommage !
Alquif, c'est là le nom de ce grand personnage,
Qui, jadis, à la cour passait pour un sorcier,
Et qui vient nous jouer des tours de son métier !

C O R S A R I N E .

Comment ! se pourrait-il ? ah ! grands dieux ! je frissonne !
Ce serait cet Alquif ?

D O R B A N E .

C'est lui-même, en personne !

Vous voyez maintenant, qu'un tel ambassadeur
Ne peut être pour nous qu'un agent de malheur.

La conversation roule enfin sur la guerre ;
 Comment on l'entreprit , comment on la peut faire ;
 Sur ses motifs secrets , sur ses grands résultats ;
 Si c'est bien chose utile au bonheur des états ;
 Si de la trahison la ressource est permise ,
 En trafiquant l'honneur comme une marchandise ,
 Et semblables discours : surtout , effrontément ,
 Le cher Alquif conclut très-négativement .

C O R S A R I N E .

La reine , alors !

D O R B A N E .

La reine , un peu déconcertée ,
 D'un trouble assez marqué paraissant agitée ,
 Défendait assez mal la guerre et son parti ;
 Mais pour n'en pas avoir au moins le démenti ,
 Et mettre de cet homme à profit la science ,
 Elle invoque pourtant sa magique assistance .

« Pour faire triompher mon cher fils Almanzor ,
 (Dit-elle en suppliant .) Tracez en lettres d'or ,
 » Sur ce riche étandard , que j'ai brodé moi-même ,
 » Quelques enchantemens , dont la vertu suprême
 » De nos fiers ennemis détruise la valeur ,
 » Et fasse de mon fils un illustre vainqueur !
 » Impossible , a-t-il dit ; vos ennemis , madame ,
 » Sitôt qu'ils paraîtraien t détruiraien t tout le charme .
 » Je sais , à cet égard , jusqu'où va leur savoir ,
 » Et les rendre poltrons n'est pas en mon pouvoir ! »

A ces mots , enhardi par l'extrême indulgence
 Que la reine montrait pour son impertinence ,
 Il ajoute aussitôt : « Madame , en ce moment ,
 » Pour prix de tout mon zèle et de mon dévouement ,
 » Souffrez que devant vous je parle sans contrainte ,
 » Laissant à vos flatteurs l'artifice ou la crainte :

» Du moins, la vérité, si rare chez les rois,
 » A votre oreille enfin parviendra cette fois.
 » La guerre est un malheur, souvent inévitable ;
 » Mais quand on la provoque on est inexcusable.
 » Vos ministres, jaloux d'asservir l'univers,
 » Vous ont fermé les yeux sur des gouffres ouverts
 » Qui les engloutiront, et peut-être vous-même,
 » Si votre majesté ne change de système.
 » Chassez donc loin de vous, et sur-tout pour jamais,
 (à demi-voix.)
 » Ces ministres pervers ! et demandez la paix. »

CORSARINE) effrayée.)

Il a tranché le mot ? Quel crime abominable !

DORBANE.

C'est à frémir d'horreur !

CORSARINE.

C'est un homme pendable.

DORBANE.

Prononcer un tel mot, proscrit par une loi !

CORSARINE.

Devant la reine encor ! ah ! j'en frémis d'effroi !
 La reine aura mandé cette vieille antiquaille
 Pour remplacer Bombance, ou votre époux Ripaille.
 Mon mari s'en doutait, car depuis quelque tems
 Il cherchait à parer ce fâcheux contre-tems :
 Par-tout on lui fermait les moindres avenues.
 Par où donc nous vient-il ?

DORBANE.

Il est tombé des nues,

Au moyen d'un balon !

CORSARINE.

Quoi ! voyager dans l'air !

Ah ! que n'est-il tombé dans le fond de la mer !

Et n'avoir pas prévu qu'il prendrait cette route !
 Mais c'est mettre, après tout, les plus fins en déroute,
 Quoi ! chasser de la cour nos illustres époux !
 C'est un monstre vomi par l'enfer en courroux.

DORBANE.

Silence ! quelqu'un vient.

CORSARINE.

C'est la reine, peut-être...
 Oui, c'est-elle en effet, car je la vois paraître.
 Comme elle a l'air pensif !

DORBANE.

Oh ! je m'en doute bien,
 Après un si pénible et fâcheux entretien !
 (elles se retirent au fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

LA REINE, DORBANE, CORSARINE.

LA REINE (*se croyant seule.*)

A quel triste avenir me vois-je donc livrée !
 Et que résoudre, hélas ! Mon âme déchirée
 Par un refus cruel autant qu'inattendu,
 Succombe sous le poids d'un chagrin imprévu.
 Quoi ! mon esprit troublé, que rien ne peut distraire
 D'un péril, qui, pourtant peut-être imaginaire,
 Cherche envain les moyens d'échapper au malheur !
 Quoi ! mon fils Almanzor ! ô comble de douleur !
 Passerait donc ses jours à quelque minutie,
 Sans être au moins vainqueur, une fois en sa vie !
 Ce travail de mes mains, ce superbe étendard,
 Où l'or étincelant figure un léopard,

Qui pour lui devait être un monument de gloire
Dont on aurait parlé quelque jour dans l'histoire,
Ne serait donc, hélas ! qu'un frivole ornement,
Qui n'aurait vu le jour qu'en mon appartement !

Et moi, triste jouet d'une ingrate fortune,
Au lieu d'avoir en main le trident de Neptune,
Pour dispenser mes lois dans un monde nouveau,
Je n'aurais bientôt plus qu'un modeste fuseau !
Quel déplorable sort ! Nos redoutables flottes,
Réduites désormais à quelques galottes,
Ne me rendraient donc plus souveraine des mers !
Chacun, en liberté, parcourant l'univers
Sur le vaste Océan, guidé par la boussole,
Saurait donc mettre un terme à notre monopole !
Moi ! qui croyais qu'un jour aucune nation
Ne prendrait du café sans ma permission !
Et je me résoudrais à tant d'ignominie
Par un traité sincère avec la Francadie !
Non ! Cocagne jamais n'en conclut de pareils :
Écartons loin de nous ces dangereux conseils.
À signer un traité, si Cocagne est forcée,
C'est toujours en gardant une arrière pensée.

(appercevant Dorbane et Corsarine.)
Quoi, mesdames, c'est vous ! depuis quand en ces lieux ?

D O R B A N E.

Nous entrons dans l'instant.

C O R S A R I N E (à part.)

On ne peut mentir mieux.

L A R E I N E (à part.)

Je n'aurai pas du moins à rougir devant elles
D'un trouble aussi cruel ! (haut) savez-vous les nouvelles ?
Alquif vient d'arriver.

D O R B A N E.

Oui, madame, on le sait.

CORSARINE (*à part.*)

On le sait trop hélas ! à notre grand regret !

LA REINE (*à Corsarine.*)

Rassemblez le conseil : je veux à l'instant même
Son avis , sur des faits d'une importance extrême.

CORSARINE.

Nos dames sont ici , dans l'autre appartement.

LA REINE.

Hé bien ! faites entrer. (*Corsarine sort.*)

(*à part.*) Funeste événement !

À ce cruel refus , aurais-je dû m'attendre ?

DORBANE (*à part.*)

Ce refus la désole , on ne peut s'y méprendre ;

Je vais en profiter , car c'est-là le moyen

De perdre pour jamais ce vil magicien.

SCÈNE V.

LA REINE , DORBANE , CORSARINE , DEUX
VIEILLES et autres dames du conseil de la Reine.

PREMIÈRE VIEILLE (*à la seconde Vieille.*)

Je vous l'avais bien dit que nous aurions séance !

DEUXIÈME VIEILLE.

Vos discours sont souvent remplis d'extravagance !

TOUTES DEUX *à la fois.*

Vous voudriez , je crois , donner à soupçonner
Que beaucoup mieux que moi vous savez deviner.

LA REINE.

Silence , je vous prie , et prenez votre place.

(*On place le fauteuil de la reine au milieu du théâtre ,
et chacune des dames prend un tabouret.*)

ACTE II. SCÈNE V.

59

(à part.) Sachons par leurs avis ce qu'il faut que je fasse.
(*La reine étant assise.*)

Je veux vous consulter sur un fait important,
Qui de tous mes chagrins, peut-être est le plus grand.

D O R B A N E.

Vous avez des chagrins ? ah ! j'en sais bien la cause !
Et je vous la dirais.... mais, madame, je n'ose !...

L A R E I N E.

Parlez, je vous en prie !

D O R B A N E.

Eh ! bien ! vous l'ordonnez ?

C'est pour notre Almanzor que vous vous chagrinez,
Alquif vous refusant.... qui l'eût jamais pu croire !
Pour charmer l'étendard, quelques mots de grimoire.

L A R E I N E.

D'où pouvez-vous savoir ?

D O R B A N E.

Dans l'instant, au jardin,
Cet Alquif et Falmour, et même Zazorin,
Tout au fond d'un bosquet causaient en assurance,
S'y croyant bien cachés, ou du moins je le pense.
Ah ! je frémis encor de l'horrible discours
Dont cet infâme Alquif entretenait Falmour !

L A R E I N E.

Que disait-il enfin ?

D O R B A N E.

Tout ce que l'on peut dire

Quand on forme un complot pour renverser l'empire.

(*Corsarine fait à Dorbane des signes d'inquiétude ; celle-ci lui fait signe d'appuyer.*)

L A R E I N E.

Un complot !

LES DEUX VIEILLES et les autres dames à la fois.

Un complot !

CO CANIUS.

CORSARINE.

Et très-bien concerté.

DORBANE.

Ce cher Alquis prétend qu'à votre majesté
 S'il a su refuser un signalé service ,
 C'est pour rendre à Falmour ce favorable office ;
 Qu'à lui seul appartient l'honneur de commander
 Notre brillante armée , et de nous gouverner.
 Vous le dirai-je enfin ? il a poussé l'audace....
 Je l'aurais volontiers étranglé sur la place ,
 Jusqu'à vous accuser de certain attentat
 Concernant Félicine ! Une affaire d'état ,
 Qu'on croyait pour jamais du public ignorée ,
 Oser la dévoiler ! Oh ! j'en suis indignée !
 Mais ce n'est pas là tout , et pour comble d'horreur....
 Sachez jusqu'où cet homme a porté la noirceur !
 Il prétend , que le roi , quelque fois en délire ,
 N'est plus en son bon sens , qu'il faudra l'interdire ;
 Et voyant de Falmour l'espoir se ranimer ,
 Il parlait en un mot de vous faire enfermer !

LES DEUX VIEILLES.

Ah ! qu'elle trahison !

LA REINE.

Serait-il bien possible ?

CORSARINE.

Oh ! c'est un fait certain !

LA REINE.

Quelle noirceur horrible !

DORBANE.

Enfin , lui disait-il , si , contre mon espoir ,
 Par un de ces malheurs que l'on ne peut prévoir ,

ACTE II. SCÈNE VI.

41

Le secours de mon art devenait inutile
Contre les ennemis, il vous serait facile
De terminer la guerre, en payant tous les frais,
D'affermir votre trône, et d'obtenir.... la paix !
Pour ce dernier moyen mon art est infaillible.

LA REINE (avec la plus grande surprise.)
Il prononce un tel mot ?

LES DEUX VIEILLES.

C'est incompréhensible !

DORBANE.

Vous en doutez ?

LA REINE.

Hélas !

DORBANE.

Vraiment je le crois bien ;
Mais c'est la vérité, car je n'invente rien :
Et sans ce mot affreux, aurais-je craint, madame,
D'oser vous dévoiler une coupable trame !....

LA REINE.

Qui n'est que trop certaine, et je n'en puis douter ;
Ce redoutable mot suffit pour l'attester.
Ce matin, devant moi !....

SCÈNE VI.

LA REINE, DORBANE, CORSARINE, LES DEUX
VIEILLES, FORTUNATE et autres Conseillères.

FORTUNATE (présentant une lettre à la reine.)

Madame, une dépêche.

LA REINE (prenant et décachetant la lettre.)

(A Fortunat qui sort.

C'est du prince Almanzor ! ayez soin qu'on empêche

Qui que ce soit d'entrer. Voyons ce qu'il m'écrit :
Ah ! que n'est-il ici pour calmer mon esprit !

D O R B A N E.

Madame, cette lettre annonce une victoire !

C O R S A R I N E.

Oui ; j'ai rêvé combats.

P R E M I È R E V I E I L L E.

Moi, lauriers.

D E U X I È M E V I E I L L E.

Moi, grimoire.

L A R E I N E (lisant.)

» Chère maman, demain je battrai l'ennemi,
« Par un moyen nouveau, mais sur-tout immanquable ;
» Sa perte cette fois paraît indubitable,
» Et je n'aurais pas fait les choses à demi.
» Il connaît d'Almanzor l'intrépide courage,
» Et déjà, je le sais, il tremble de frayeur.
» Mais il n'en sera pas quitte pour avoir peur,
» Car je prétens en faire un horrible carnage.
» Dès que j'aurai vaincu, je pars comme un éclair,
» Dussé-je m'embarquer sur un vaisseau de ligne.
» De ces marais fangeux l'influence est maligne,
» Et mes docteurs m'ont dit qu'il fallait changer d'air.
» A L M A N Z O R. »

C O R S A R I N E.

Cette lettre est un précieux gage !....

D O R B A N E.

D'un triomphe éclatant c'est un sûr témoignage.

P R E M I È R E V I E I L L E.

Notre prince est vainqueur, on n'en saurait douter !

D E U X I È M E V I E I L L E.

Nous n'avons plus pour lui d'échec à redouter !

D O R B A N E.

Almanzor ! ce cher prince !.... il est toujours le même.

ACTE II. SCÈNE VII. 43

C O R S A R I N E.

Le revoir triomphant! ah! quel plaisir extrême!

L A R E I N E.

La victoire va donc le rendre à mon amour!

D O R B A N E.

Madame, il nous faudra célébrer son retour....

C O R S A R I N E.

Ordonner une fête auguste et solennelle.

L A R E I N E.

Son retour est pour moi, des fêtes la plus belle!

C O R S A R I N E.

On l'embellit encor par les ris et les jeux....

D O R B A N E.

Par ce noble appareil brillant des plus beaux feux.

L E S D E U X V I E I L L E S (ensemble.)

Il faut tout préparer pour cette auguste fête.

L A R E I N E.

Pour honorer mon fils je consens qu'on l'apprête.

SCÈNE VII.

L A R E I N E , D O R B A N E , C O R S A R I N E ,
F O R T U N A T E .

F O R T U N A T E (arrivant précipitamment.)
Madame,

L A R E I N E.

Qu'est-ce donc?

F O R T U N A T E .

Le prince, en ce moment
Vient d'arriver, et monte à votre appartement.

L A R E I N E (se levant.)

Quoi! le prince Almanzor!

(toutes les dames se lèvent.)

FORTUNATE.

Oui, madame, lui-même.

DORBANE.

Il est victorieux!

CORSARINE, les deux VIEILLES et autres.

Que ma joie est extrême! (*Fortunate sort.*)

SCÈNE VIII.

LA REINE, ALMANZOR, DORBANE,
CORSARINE, LES DEUX VIEILLES, etc.LA REINE (*embrassant Almanzor.*)

Mon fils!

DORBANE, CORSARINE et toutes les autres.

Cher prince!

LA REINE.

Enfin, je vous revois! mon cœur,
D'un bonheur si parfait goûte enfin la douceur!

ALMANZOR.

Le mien, reconnaissant de vos tendres caresses,
Vient vous offrir.....

DORBANE.

Le fruit de vos nobles prouesses!

ALMANZOR.

Mesdames, vous voyez un illustre guerrier.....

CORSARINE, et les deux VIEILLES.
Qui revient à la cour tout couvert de lauriers!

ALMANZOR.

Pas excessivement.

TOUTES LES DAMES (*hors la reine.*)

Ah! le prince est modeste!

ALMANZOR.

Non: il faut-être vrai; je n'en ai pas de reste.

ACTE II. SCÈNE VIII. 45

Ma foi ! les ennemis croyaient bien me tenir !
Beaucoup mieux que les leurs mon coursier sait courir ;
Et j'ai piqué des deux pour gagner le rivage,
Leur laissant volontiers, et soldats et bagages.

L A R E I N E.

Vous n'êtes pas vainqueur ?

A L M A N Z O R.

Figurez-vous, maman,

Qu'étant persuadé du succès de mon plan ,
J'avais , par la gazette , instruit la Francadie
Qu'Almanzor avait pris son armée endormie.
Pour partir , j'attendais que l'on vint m'éveiller ,
M'étant mis sur mon lit afin de sommeiller .
Dès la pointe du jour , j'entends crier aux armes !
Je me lève aussitôt pour calmer ces allarmes ,
Et pour me rendre au camp , car j'étais convaincu
Que c'était fausse alerte , ou bien mal entendu .
Point du tout : le canon , par un bruit effroyable ,
Vient enfoncer ma porte et renverser ma table .
Je sors par la fenêtre et gagne le chemin ,
Après avoir franchi les fossés du jardin .
Je marchais vers le camp d'un pas assez rapide ,
Le cœur gonflé de rage et de vengeance avide ,
Quand , assez près de moi , je vois mon écuyer
Conduisant au galop mon superbe coursier :
Aussitôt je le monte , et plus prompt que la foudre ,
Je vole à l'ennemi pour le réduire en poudre ,
Tant j'étais en courroux contre ces furibonds
Osant sur mon quartier diriger leurs canons !
On m'apperçoit bientôt sur le champ de bataille ,
Frappant de toutes parts , et d'estoc et de taille :
Le sang des ennemis , coulant à gros ruisseaux ,
D'un fleuve assez voisin rougit soudain les eaux ;

Et je voyais déjà la victoire emportée,
 Croyant que mes exploits me l'avaient assurée ;
 Lorsque j'entends soudain l'ennemi s'écrier :
 « C'est le prince Almanzor, pour lui point de quartier ! »
 On m'avait reconnu, par cent traits de bravoure !
 Pour me serrer de près aussitôt on m'entourre :
 Figurez-vous mon trouble et mon étonnement !
 J'étais seul contre tous dans ce fatal moment !
 Je crus prudent alors de faire ma retraite,
 De tromper l'ennemi comptant sur ma défaite,
 Et de joindre la mer, afin de m'embarquer
 Sur un léger vaisseau, que l'on fit remorquer
 Par des rameurs adroits, comme on fait d'ordinaire,
 Quand, pour sortir des ports, le vent paraît contraire.

D O R B A N E (affectant un air grave.)
 Mon prince un tel échec est glorieux pour vous.

C O R S A R I N E.

Et même infiniment ! quand j'y pense, entre nous,
 Vous être sauvé seul !

L A P R M I È R E V I E I L L E.

Cette race ennemie,
 Vous en voulait, mon prince !

D E U X I È M E V I E I L L E.

Et même à votre vie !

A L M A N Z O R.

Pour ma chère maman, j'ai du me conserver ;
 Car, pour moi ! tôt ou tard il faudra succomber :
 C'est le sort des héros de mourir sous les armes !

L A R E I N E.

N'augmentez pas, mon fils, mes mortelles alarmes !

D O R B A N E.

Madame, à cet égard n'ayez aucun effroi !
 Notre prince sait trop qu'il est fils d'un grand roi,
 Pour ne pas mettre un frein à son humeur guerrière.

A L M A N Z O R.

J'aurais aux ennemis fait mordre la poussière,
Si je n'eusse pas craint de déplaire à maman,
En combattant tout seul dans un pareil moment.

C O R S A R I N E (à la reine.)

Vous l'entendez, madame !

A L M A N Z O R.

Oh ! j'espère bien prendre
Ma revanche au plutôt, et saurai leur apprendre ! ...

D O R B A N E.

L'occasion est belle ! on dit qu'ils vont venir

Pour attaquer notre île, afin de l'envahir :

Voilà pour vous, mon prince, une belle carrière !

A L M A N Z O R.

Ils oseraient former ce projet téméraire ?

Ah ! ces petits messieurs ne sont donc pas contents

Qu'on ait bien voulu fuir ? hé bien, je les attends !

On verra qui de nous fixera la victoire ;

Si je sais moissonner dans le champ de la gloire,

Quand j'ai pour compagnons de mes nobles travaux

Des grands Cocaniens les illustres vassaux,

Qui marchent aux combats en guerriers intrépides,

Et qu'on n'atteint jamais dans leurs courses rapides,

Lorsqu'il est à propos, pour sortir d'embarras,

De savoir lestement reculer quelques pas :

Mais non pas ces butors, ces lourds auxiliaires

Que l'on a fait venir des terres étrangères ;

Qui savent, si l'on veut, se servir de fusils,

Manceuver, assez bien, parce qu'ils l'ont appris ;

Mais qui serrent les rangs croyant mieux se défendre,

Et plutôt que de fuir préfèrent de se rendre

L A R E I N E.

C'est un sort bien cruel que celui des combats !

Combien a-t-on perdu de ces pauvres soldats ?

ALMANZOR.

Vingt mille hommes au moins.

LA REINE.

Mais c'est considérable !

ALMANZOR.

Ma foi, tant pis pour eux.

LA REINE.

J'en suis inconsolable !

DORBANE.

Hé madame ! après tout, ce sont des étrangers ;
 C'est remplir leur devoir, qu'affronter les dangers
 En combattant pour nous, moyennant récompense,
 Et cela ne vaut pas la peine qu'on y pense !

CORSARINE.

C'est un bonheur pour ceux qui seront dans les fers ;
 Car ces gens sont fort mal dans leurs vastes déserts ;
 Et pour ces étrangers, le sol de Francadie
 Est encore préférable à leur triste patrie.

ALMANZOR.

Ils y peuvent rester autant qu'il leur plaira,
 Car notre cour jamais ne s'en occupera !

DORBANE.

Ils vous auront trahi : mais, à propos, madame !
 A l'égard du sorcier, de sa perfide trame !
 Le prince étant ici, nous ne craignons plus rien.
 Qu'importe les complots de ce magicien !
 Notre prince saura punir sa perfidie !

CORSARINE.

Oh ! le prince Almanzor ne craint pas sa magie.

ALMANZOR.

De qui donc parlez-vous ?

LA REINE.

D'un homme dangereux !

DORBANE.

ACTE II. SCÈNE VIII.

49

D O R B A N E.

D'un maudit charlatan !

P R E M I È R E V I E I L L E.

D'un vagabond !

D E U X I È M E V I E I L L E.

D'un gueux ! ...

C O R S A R I N E.

Qui cause à notre reine une frayeur mortelle.

D O R B A N E.

Je ne l'en tiens pas quinze, et la lui garde belle !

A L M A N Z O R.

Mais quel est-il enfin ?

L A R E I N E.

C'est le fameux Alquif.

D O R B A N E.

Jadis, de votre père un sujet adoptif ;

Et qui veut aujourd'hui lui ravir la couronne

Pour la faire passer....

A L M A N Z O R.

A qui donc ? (*à part*) Je frissonne !

D O R B A N E. (*ironiquement.*)

Au prince votre frère : au modeste Falmour,

Qui fait, vous le savez, l'ornement de la cour

Par ses grandes vertus, par son rare mérite !

C O R S A R I N E (*d'un ton de colère.*)

Il faut que dès ce jour le roi le déshérite !

P R E M I È R E V I E I L L E.

Pour laisser la couronne à l'auguste Almanzor,

Notre grand général !

D E U X I È M E V I E I L L E.

J'en demeure d'accord.

L A R E I N E.

Oh ! j'espère bientôt.... Mais voici le ministre.

ALMANZOR (à part.)

Quoi ! le retour d'Alquif ? Quel présage sinistre !

SCÈNE IX.

LA REINE, RIPAILLE, et les Précédens.

LA REINE.

Approchez-vous, ministre, et félicitez-moi :
Mon fils est de retour, dissipons notre effroi.

RIPAILLE.

Daignerez-vous, mon prince, agréer mon hommage ?

LA REINE.

Mais quels sombres chagrins troublent votre visage ?

RIPAILLE.

Ah ! madame ! jamais il n'en fut de plus grands !

LA REINE.

Qui peut donc les causer ? Quels fâcheux accidens ? ...

RIPAILLE.

Nos papiers désormais n'ont plus cours sur la place.

LA REINE.

Qu'entends-je !

PREMIÈRE VIEILLE.

Se peut-il !

DEUXIÈME VIEILLE.

O fatale disgrâce !

RIPAILLE.

Par le dernier échec on perd vingt millions,
Et le banquier prétend qu'il n'a plus aucun fonds.

DORBANE.

C'est un vieux imposteur !

PREMIÈRE VIEILLE.

Sa richesse est énorme !

DEUXIÈME VIEILLE.

Mais il cache son or.

C O R S A R I N E.

Il faut que l'on s'informe
Si ce qu'il dit est vrai.

A L M A N Z O R (à la Reine.)

De grâce ! instruisez-moi ! ...

L A R E I N E (à Ripaille.)

Avez-vous , de ce fait , su prévenir le roi ?

R I P A I L L E.

Le roi , dans ce moment , accorde une audience
A je ne sais quel homme , assez peu d'importance ;
Et pour savoir qui c'est je cherchais Zacobin.

D O R B A N E (à la Reine.)

Madame , c'est Alquif.

L A R E I N E.

Vous disiez qu'au jardin....

C O R S A R I N E.

Il en est de retour.

D O R B A N E.

Oh ! c'est lui ; j'en suis sûre.

R I P A I L L E.

Quelle étrange nouvelle ! et par quelle aventure
Alquif est-il ici ?

L A R E I N E.

Vous allez le savoir ;

Venez , passons chez moi. Je suis au désespoir !
Quant à vous , mon cher fils , allez voir votre père :
Rompez cet entretien ; car je crains qu'il n'opère
Un fatal changement dans les nouveaux projets
Que j'ai su préparer pour vos seuls intérêts.
Vous savez que le roi n'admet aucun système
Que n'ait d'abord dicté ma volonté suprême :
Mais je crains cet Alquif , cet homme audacieux ;
Son talent suborneur et des plus dangereux !

Voyez le roi, mon fils ; employez vos caresses
Pour tacher d'obtenir l'effet de ses promesses :
Revenez me trouver dans mon grand cabinet ;
Allez, et de vos soins vous m'apprendrez l'effet.

(*Tous sortent avec la reine, excepté Almanzor qui sort par la porte du fond.*)

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Le théâtre représente la salle du conseil. A milieu est une estrade couverte d'un tapis. Un superbe fauteuil destiné à être placé sur l'estrade se trouve à côté, ainsi que deux banquettes, que Guillot fait mettre en place. Sur le devant, à droite de l'acteur, est une table et un tabouret pour le secrétaire. Les acteurs sont sur la scène au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLOT, DEUX ADJUDANTS
DE CHAMBRE.

GUILLOT (*aux Adjudants.*)

(*On met le fauteuil sur l'estrade.*)

Placez là ce fauteuil. Avancez ces banquettes :

(*il fait mettre une banquette de chaque côté de l'estrade, Allez, et qu'on ait soin d'avertir les trompettes.*)

(*Les adjudants sortent*)

Je n'en puis revenir, quand je songe au courroux

De madame Dorbane et de son cher époux !

ACTE III. SCÈNE II. 53

Vous verrez que pour plaire à cette digne femme,
Ainsi qu'à son mari, car, monsieur vaut madame,
Il faudra leur laisser dégarnir le palais,
Leur livrer nos joyaux, pour ne les voir jamais;
Souffrir que ce ministre, on sait pour quel usage,
Mette nos diamans et nos meubles en gage !
Oh ! non pas, s'il vous plaît ! le roi l'a défendu
Très-positivement, si j'ai bien entendu :
Aussi, j'ai les bijoux dans certaine cachette,
Et par d'autres objets j'ai rempli la cassette,
Pour de bonnes raisons, et crainte d'accident.
Mais avec tout cela, je voudrais bien pourtant
Connaitre le secret qu'on s'obstine à me taire :
Cela m'intrigue au point ! quel est donc ce mystère ?
Tout le monde à la cour paraît être en courroux,
Jusqu'au prince Almanzor.... qui pourtant est si doux
Oh ! c'est un fort bon prince ! il a l'ame si bonne !
Qu'il n'a jamais, je crois, fait de mal à personne !
(*voyant entrer Nathan.*)
Le banquier de la cour ! il juge entre ses dents !
Il vient peut-être aussi lorgner nos diamants.

SCÈNE II.

NATHAN, GUILLOT.

NATHAN (*un large porte-feuille sous le bras.*)

(*A lui-même sans voir Guillot.*)

Comment ! sur ces papiers pas un sou sur la place !

GUILLOT (*à part.*)
Il me semble déjà qu'il me fait la grimace.

NATHAN (*appercévant Guillot.*)
Très-humble serviteur à l'illustre Guillot !

G U I L L O T (à part.)

Il cherche à me gagner, mais, tableau ! pas si sot !

(à Nathan.)

Richissime Nathan, Guillot vous remercie.

N A T H A N.

Qui ! moi riche, monsieur ? c'est une calomnie

Que tous mes ennemis répandent contre moi,

Car je suis ruiné, par trop de bonne foi.

G U I L L O T.

Vous ruiné ? Comment ! c'est pour m'en faire accroire.

On sait que pour la soif vous gardez une poire :

Vous êtes un Crésus ! on vous connaît papa.

N A T H A N.

Dans tous mes coffres forts je n'ai pas un ducat.

De prêter son argent voilà ce qu'il en coûte,

Et je me vois forcé de faire banqueroute :

Banqueroute, est le mot ! hélas ! il le faut bien,

Puisque je dois partout et que je n'ai plus rien.

G U I L L O T.

Vous banqueroute ! Vous ! n'avez-vous pas de honte ?

N A T H A N.

Si le roi me donnait au moins un faible à compte

Par quelques vieux bijoux, faute d'argent comptant,

Cela me servirait pour m'acquitter d'autant :

Mais n'avoir pas un sou lorsqu'il me doit des sommes....

G U I L L O T (à part.)

Des bijoux ? L'y voilà : je connais bien mes hommes !

(à Nathan.)

Ce que vous m'apprenez m'étonne et me confond :

Le roi doit donc beaucoup ?

N A T H A N

C'est un gouffre profond :

ACTE III SCÈNE II. 55

Tout l'or de ses états ne payerait pas ses dettes.

(*Il tire une grande feuille de papier de son porte-feuille.*)
Tenez, lisez, monsieur !

GUILLOT.

Je ne puis, sans lunettes ;

Mais quel est cet écrit ?

NATHAN.

L'extrait de mon bilan,

Que je veux présenter au monarque à l'instant.

GUILLOT.

Il paraît assez long.

NATHAN.

Et par son étendue

Vous voyez maintenant quelle somme m'est due,

Pour argent avancé dans cent occasions ;

Et le dernier article est de vingt millions...

Sans compter l'intérêt. Je m'imaginais faire,

Pour cette fois du moins, une assez bonne affaire :

Le succès, en effet, me paraissait certain ;

On m'appelait déjà le futur souverain.

GUILLOT.

Et comment donc, Nathan ? Dites-moi, je vous prie....

NATHAN.

Une principauté, dans cette Francadie,

Dans l'un des beaux pays que l'on ait jamais vus,

Ainsi que tous ses droits et tous ses revenus

Pour mon remboursement m'était abandonnée :

Mais la lettre de change, hélas ! est protestée !

GUILLOT.

Voyez-vous ! en effet, c'est un très-grand malheur !

NATHAN.

Ah ! ne m'en parlez pas, car cela fend le cœur !

GUILLOT.

Cette principauté vous était donc promise,
Par notre ministère, avant d'être conquise ?

NATHAN.

Il manquait bien encor quelque formalité
Pour me faire jouir de ma principauté ;
Mais le prince Almanzor, ce guerrier magnanime,
Qui m'honora toujours de la plus haute estime,
M'assurait que dans peu j'en serais possesseur :
Hélas ! tout est changé, monsieur, pour mon malheur !
J'en suis pour mon argent, ainsi que pour la honte
D'avoir ainsi sans l'hôte assez mal fait mon compte.
On dit même, qu'ici, de ce fameux procès
Les ennemis viendront faire payer les frais.

GUILLOT.

Nous nous passerons bien d'une telle visite.

NATHAN.

Comme le roi pourrait alors prendre la fuite,
Renoncer à son trône ou bien le résigner,
Je crois, qu'auparavant il voudra bien signer
Qu'il est mon débiteur : ma créance est énorme ;
Au moins, j'aurai de lui cet acte en bonne forme.

GUILLOT.

Ecoutez : croyez-moi, mon cher monsieur Nathan,
Venez un autre jour avec votre bilan ;
Car, le roi, ce matin, est d'une humeur horrible ;
Et même pour personne il n'est encor visible.
Il a je ne sais quoi qui lui trouble l'esprit,
Et n'a pas déjeuné de fort bon apétit.
De colère, en jurant, il a cassé sa pipe !
Ainsi donc, attendez que l'humeur se dissipe.

NATHAN (*marquant le plus grand étonnement.*)
Quoi ! la pipe est cassée ?

ACTE III. SCÈNE II. 57

GUILLOT.

Eu plus de vingt morceaux !

NATHAN.

Ce chef-d'œuvre apporté par l'un de nos vaisseaux....

GUILLOT.

Qui n'avait point de prix ! du moins on nous l'assure.

NATHAN.

Et qui d'un éléphant présentait la figure ?

GUILLOT.

Cette pipe, en un mot, de si grande valeur !

NATHAN (*en s'écriant.*)

Ah ! voilà pour le coup le comble du malheur !

Il a cassé sa pipe !

GUILLOT.

Eh bien ! que vous importe ?

Et que diable avez-vous à crier de la sorte ?

NATHAN (*criant plus fort.*)

Que m'importe, monsieur ?

GUILLOT

Mais pourquoi tant de bruit ?

NATHAN.

Hélas ! sur ce bijou roulait notre crédit !

(*On entend de loin les trompettes qui sonnent.*)

GUILLOT.

Voici le roi qui vient, car j'entends les trompettes.

NATHAN.

Et moi, je vais savoir s'il veut payer ses dettes.

GUILLOT.

Ce n'est pas le moment : il est trop en courroux.

NATHAN.

Il n'importe, je reste.

GUILLOT.

Hé bien ! tant pis pour vous.

SCÈNE III.

LE ROI, ALMANZOR, RIPAILLE, ALQUIF,
ZACORIN, GUILLOT, NATHAN, MATAPAN,
DORTULAN, deux Pages, plusieurs Conseillers,
Gardes, Peuple.

Le Roi, une longue pipe dorée à la bouche, entre, précédé de ses gardes et des autres personnages. Il est suivi par les deux Pages, l'un desquels porte un grand candelâbre doré où il y a des carbons ardens pour allumer la pipe; l'autre, une petite table aussi dorée, et de la hauteur du candelâbre, sur laquelle il y a une boîte où est censé être le tabac. Les deux Pages se placent de chaque côté du fauteuil du Roi.

Dortulan porte un grand porte-feuille de ministre, et plusieurs papiers, qu'il met sur la table à laquelle il prend place. Almanzor, Ripaille et plusieurs Conseillers s'asseyent sur la banquette à la droite du roi; Alquif, Zacorin et les autres conseillers, sur la banquette à gauche. Matapan se trouve debout, à côté de Guillot, et Nathan près du secrétaire, à droite.

La musique joue une marche, d'abord dans le lointain, et jusqu'à ce que le roi soit sur son trône. Ce cortège doit être précédé de plusieurs personnages, censés musiciens, jouant de divers instrumens comme dans la marche de Panurge.

LE ROI (*sur son trône,*)

(Avant de s'asseoir, il donne sa pipe à l'un de ses Pages.)

Je vais tenir conseil : qu'aucun de vous ne sorte ;
A tous ceux qui viendront que l'on ouvre la porte.

ACTE III. SCÈNE III. 59

J'ai besoin des avis de tous mes serviteurs ;
Pour en trouver un bon , j'en entendrai plusieurs.

(Il s'assied.)

Cet empire fondé sur d'immenses conquêtes ,
Faites , comme l'on sait par des moyens honnêtes ,
Atteste à l'univers , témoin de mes exploits ,
Que le roi de Cocagne est le plus grand des rois !
Et grâce à la terreur que mon nom seul inspire ,
Ces petits souverains , jaloux de mon empire ,
Dont je règle à mon gré les petits différens ,
Régnant seul sur les mers à leurs propres dépens ,
N'oseraient se liguer pour m'en faire rabattre
Et venir dans mes ports faire le diable à quatre !

Si pourtant , quelque jour , ce malheur m'arrivait ,
Quel fâcheux avenir il en résulterait !
Il me faudrait alors réformer ma cuisine ,
Qu'alimente assez bien ma royale marine ,
Et trop souvent , hélas ! je me verrais réduit
A faire maigre chère en fort bon appétit !
Mon pays de Cocagne a fort peu d'étendue :
Si je voyais ailleurs ma puissance abattue ,
On ferait aisément le tour de mes états
Dans un après-midi , sans marcher à grands pas .
Mais pour me garantir d'une telle disgrâce ,
Je sais sur l'Océan régner avec audace ;
Par mon seul pavillon commander le respect ,
Et me faire obéir à son premier aspect !
A ce prix là , du moins , j'ai la ferme assurance
Que bien loin de déchoir de ma toute puissance ,
Et de voir le trident passer en d'autres mains ,
Ainsi que s'en flattaien certains rois mes voisins ,
Pour de nouveaux exploits tenant la foudre prête .
On me verra voler de conquête en conquête !

Vous jugez maintenant, à mes vastes projets ;
Si je suis digne en tout d'avoir de tels sujets.
Si je sais soutenir l'honneur de ma couronne,
Qui décore si bien ma royale personne,
Et sans me fatiguer en discours superflus,
Si je suis bien encor le grand Cocanius !

Un peuple, cependant, à mes desseins contraire,
Dès long-tems de Cocagne implacable adversaire,
Prétend insolemment limiter le pouvoir
Que sur le monde entier Cocagne doit avoir.
Il prétendait aussi, comptant sur ma parole,
Envoyer ses vaisseaux de l'un à l'autre pôle
Sans craindre de ma part aucun empêchement.

Crédulité facile ! étrange aveuglement !

Mais il ne sait donc pas, ce peuple téméraire,
Qu'à mon joug, tôt ou tard, rien ne pent le soustraire.
A-t-il donc oublié que sur lui j'ai des droits
Qui m'ont été transmis par quantité de rois,
Et que je tiens enfin du chef de ma grand-mère,
Lorsque mon grand papa détrona son beau-père ?
Mes titres sont écrits sur un bon parchemin,
Rongé par quelques rats, qui sans doute avaient faim,
Mais ces titres fameux, pour être indéchiffrables
N'en sont ni moins sacrés, ni moins incontestables.
Et je renoncerais à ces droits solennels
Pour les Francadiens mes ennemis mortels !
C'est depuis trop long-tems que l'on me qualifie
Du titre fastueux de roi de Francadie,
Sans que dans ce pays, dont je suis souverain,
On m'ait vu posséder un pouce de terrain.
Ce royaume est à moi du droit de mes ancêtres,
C'est aux rois de Cocagne à s'en dire les maîtres.
Il faut le conquérir : telle est ma volonté,
Tel est le dernier mot d'un monarque irrité !

(à *Almanzor.*)

Pour vous, mon fils Zozo : je sais de vos frédaines !
 Vous crevez, m'a-t-on dit, mes coursiers par douzaines ;
 Mais il n'importe, allez, c'est vous dont j'ai fait choix
 Pour guider mes guerriers et dispenser mes loix
 Dans ce vaste pays que mon honneur reclame :
 Allez donc y porter et le fer et la flamme.
 Ravagez, détruisez par des moyens divers ;
 Faites-en s'il se peut, d'effroyables déserts !
 Nous les repeuplerons par des sujets fidèles :
 Quelques peuples de moins, ce sont des bagatelles.
 Il est beau de régner à tel prix que ce soit,
 Et d'assouvir sa haine, en recouvrant son droit.
 Et vous tous, mes sujets, vous savez que la guerre
 Doit coûter beaucoup d'or, quand on veut la bien faire :
 Avisez au moyen d'en trouver promptement ;
 Tel est de mon discours le royal supplément.

M A T A P A N (bas à *Guillot.*)

Notre roi parle d'or ! il a bonne mémoire,
 Et n'est pas aussi fou qu'on veut le faire croire.

G U I L L O T (effrayé.)

Malheureux !

L E R O I.

Qu'est-ce donc ?

G U I L L O T (montrant *Matapan.*)

Seigneur ! c'est ce butor ! ...

Qui demande a servir sous le prince *Almanzor.*

L E R O I.

Fort bien ! quel est son nom ?

M A T A P A N.

Moi, seigneur ? Je me nomme
 Matapan Crid'ouar.

L E R O I (avec une transition annonçant
un accès de folie.)

Ce n'est pas un nom d'homme !

C'est celui d'un des dieux qu'ici nous adorons !

Matapan *Crid'ouar !* quoi ! ce sont là vos noms ?

Crid'ouar ! se peut-il ? N'est-ce point un prestige ?

Est-ce bien votre nom ?

M A T A P A N.

Oui seigneur.

L E R O I (se levant tout à coup, et montant
sur son fauteuil où il se tient debout.)

Quel prodige !

Pour vous faire adorer, il ne vous manque plus

Que posséder encor le surnom de *Plutus* !

Dès demain vous auriez dans mon palais un temple.

Approchez donc, seigneur, qu'ici je vous contemple :

Mais vraiment son maintien, est des plus martial !

Port noble ! audacieux ! l'air tant soit peu brutal ! (il s'écrie.)

Voilà ce qu'il me faut pour généralissime !

(à *Almanzor.*)

De cet emploi, mon fils, votre roi vous supprime ;

Ce guerrier peut lui seul vaincre nos ennemis.

(il descend et s'assied.)

A L M A N Z O R.

Mais songez donc, seigneur, que vous m'avez promis.....

L E R O I.

Bah ! promettre, et tenir, n'est pas la même chose.

A L M A N Z O R.

De ma disgrâce, au moins, apprenez-moi la cause.

Quel motif si puissant ?....

M A T A P A N (à *Almanzor.*)

C'est peut-être la lune !

(Voyant le roi se lever en colère.)

Oh ! non pas ; c'est l'effet de ma bonne fortune.

LE ROI (*à Matapan.*)

Qu'appelles-tu, maraud! quoi tu fais l'insolent!

RIPAILLE (*bas à Almanzor.*)

Voilà qui va produire un heureux changement!

LE ROI (*à Matapan.*)

Tu me prends donc aussi pour un roi lunatique?

Sors d'ici, malheureux! le moment est critique:

Je pourrais dans l'instant te faire emprisonner!

RIPAILLE.

Permettez moi, seigneur!....

LE ROI (*à Ripaille.*)

Allez vous promener!

Vous pourriez bien avoir aussi la bastonnade!

(A ses gardes montrant Matapan.)

Allez, et qu'on lui donne à l'instant l'estrapade.

MATAPAN (*pleurant.*)

Ah! pauvre infortuné Matapan Crid'ouar!

LE ROI (*se calmant tout-à-coup, et comme reprenant ses sens.*)

Ce nom là me désarme, et d'un épais brouillard

Les doux rayons du jour semblent prendre la place:

(A Matapan.)

Allez, rassurez vous, votre roi vous fait grace!

(Avec empörtement.)

Mais sors d'ici faquin! sors d'ici promptement.

MATAPAN (*s'en allant.*)

Ah! seigneur grand merci!

SCÈNE IV.

Les précédens, excepté MATAPAN.

RIPAILLE (*bas à Almanzor.*)

Profitons du moment.

(Au roi.)

Vous plairait-il, seigneur, de signer le diplôme
Du prince votre fils?

LE ROI.

Oui vraiment: je le nomme
Grand généralissime; et pour mon successeur,
Je le désignerai, dès qu'il sera vainqueur.

(Ripaille va prendre le diplôme sur la table, et le présente au roi, un genou en terre: le secrétaire en fait autant présentant la plume.)

RIPAILLE (présentant le diplôme.)
Que votre majesté mette sa signature....

LE ROI.

(tenant le parchemin.) (Parcourant l'écriture.)
Très-volontiers; donnez: mais!.... dans cette écriture...
(autre scène de folie.)

Je cherche un certain mot....

ALMANZOR (à part.)

Nouveau retardement!

ZACORIN (à part.)

S'il pouvait différer!

ALMANZOR (à part.)

Je tremble à chaque instant!....

LE ROI (parcourant toujours l'écrit.)
Que je n'apprécie pas.... je n'y vois point... Boutique.
Il est essentiel: c'est un mot sympathique!

RIPAILLE (se relevant.)
Y pensez-vous, seigneur?

ALMANZOR.

Vous voulez?....

LE ROI (à Almanzor.)

Oui, mon chou!

(à Ripaille.)

Comment donc, si j'y pense? Il me prend pour un fou!

(il

ACTE III. SCÈNE IV. 65

(*Il remet le diplôme à Ripaille, descend, et se promène à grands pas.*)

Je veux y voir *Boutique* ! et telle est mon idée.

(*Le secrétaire se remet à sa place. Le roi caresse Guillot, lui prend le menton, le fait se tenir droit, comme on fait à un soldat de recrue que l'on exerce.*)

ALMANZOR.

Mais, seigneur, permettez.....

LE ROI.

La chose est décidée :

Je veux y voir ce mot, et j'en sais la raison.

NATHAN (à part.)

Boutique ! oh ! c'est encore un trait de lunaison !

ALMANZOR (à part.)

(à *Ripaille.*)

Quel funeste embarras ! Voyez, que faut-il faire ?

RIPAILLE.

Il faut l'intercaler, seigneur, pour lui complaire.

LE ROI (toujours occupé de *Guillot.*)

Je veux qu'en cet écrit.....

RIPAILLE.

Mais, seigneur, un grand roi ! ...

LE ROI.

Le mot *Boutique*, enfin....

ALMANZOR.

Mais encore, pourquoi ?

LE ROI (quittant brusquement *Guillot*, et prenant un air imposant.)

C'est qu'il a des rapports avec une planète

Qui peut des ennemis m'assurer la défaite.

A ces combinaisons vous ne connaissez rien ;

Mais pour être vainqueur, il n'est que ce moyen ;

C'est un mot important, un mot talismanique !

R I P A I L L E (*au secrétaire, en dictant.*)
 Hé bien ! mettez.... le roi, séant en sa *Boutique*
 D O R T U L A N (*après avoir écrit.*)
 C'est fait.

L E R O I (*s'approchant de la table.*)
 A la bonne heure ! au moins on m'obéit.
 (*Il lit, et signe.*)
 A L M A N Z O R (*à part.*)
 Tous mes vœux sont comblés ! Falmour est éconduit.
 N A T H A N (*à part.*)
 Voici l'occasion !...

L E R O I.
 Tout est signé!
 N A T H A N (*présentant son bilan.*)
 Non, sire !
 Car voici mon bilan, qu'il vous plaira souscrire,
 Si votre majesté veut bien avoir égard
 Au désastre qu'éprouve un malheureux vieillard
 Qui se voit ruiné pour prix de ses services.

L E R O I (*tenant le papier.*)
 Cocanius, jamais ne commit d'injustices :
 Je vous dois, je le sais ; je signe aveuglement.
 (*Il signe le bilan, le remet à Nathan, et remonte sur son trône.*)
 Vous êtes satisfait. Revenons maintenant

(*À son conseil.*)
 A mon premier discours. Il s'agit de finance :
 Il en faut pour la guerre, et même en abondance.
 Trouvez donc les moyens d'ouvrir les coffres-forts
 De certains usuriers possédant des trésors.

(*Il reprend sa pipe, l'allume, et se met à fumer.*)
 R I P A I L L E.
 J'ai déjà vu, seigneur, ces grands capitalistes,
 Calculateurs subtils, opulens égoïstes,

ACTE III. SCÈNE IV. 67

Et fait pour les gagner des efforts superflus,
Ces gens ont l'accueil dur, et le cœur encor plus.
Envain je leur ai dit que cette juste guerre,
Détruisant à jamais un indigne adversaire,
Etais pour s'enrichir le plus sûr des moyens:
Que votre majesté partagerait les biens
De ses fiers ennemis, lorsque la Francadie
Sous vos augustes lois se verrait asservie;
Que par ces biens, enfin, justement repartis,
Le dernier des soldats serait comte ou marquis:
Que progressivement, les moindres récompenses,
Pour ceux qui de la guerre auraient fait les avances,
Seraient, au plus bas mot, une principauté:
Aucun de ces messieurs ne m'a paru tenté
De vouloir, à ce prix, hasarder sa fortune
Pour concourir d'autant à la grandeur commune.
Voilà quel est, seigneur, le fâcheux résultat
De mon zèle à pourvoir aux besoins de l'état.
Rien ne saurait flétrir tous ces banquiers avides;
Les trésors sont cachés, et les coffres sont vides.

LE ROI.

Ainsi donc, pour la guerre, au lieu d'argent comptant,
Je n'ai que des affronts! qu'en dites-vous, Nathan?...
Songez à m'en trouver, sinon, je vous fais pendre!

NATHAN (effrayé.)

Je m'en vais voir, seigneur, où je pourrais en prendre:
Ordonnez que je sorte.

LE ROI.

Allez, méchant vieillard!
Apportez-moi de l'or, dans une heure au plus tard;
Et qu'avant mon dîné, de votre exactitude
Je puisse, en ce lieu même, avoir la certitude.

(Nathan sort.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté NATHAN.

RIPAILLE (*au Roi.*)

Seigneur, un rêve affreux, que cette nuit j'ai fait,
 M'oblige à proposer un solennel décret
 Contre certain oiseau.....

LE ROI.

Ministre impitoyable !

Ne saurez-vous jamais faire un songe agréable ?
 Moi, j'en fais de si beaux sur différens objets,
 Et sur-tout, quand je songe à mes brillans projets.
 Cette nuit, par exemple, ô comble de fortune !
 J'avais su conquérir..... le soleil et la lune !
 C'est-là rêver, je crois ? Non pas vos visions,
 Qui sont le plus souvent des indigestions.
 Laissons-là votre rêve, et parlons de la guerre,
 Mais sur-tout de l'argent qu'il me faut pour la faire.

RIPAILLE.

Seigneur, pardonnez-moi, mais je suis si troublé,
 J'ai l'esprit maintenant tellement accablé,
 Qu'en vain je chercherais à fixer mes idées.
 Le cher Alquif, sans doute, aura quelques données
 Sur des moyens nouveaux, dont il vous fera part.

(*Bas à Almanzor.*)

Enfin, il parlera.

GUILLOT (*à part.*)

Peste soit du cafard !

LE ROI.

Mais en effet, Alquif, ce silence m'étonne :
 A quoi l'attribuer ? parlez, je vous l'ordonne.

R I P A I L L E (à Alquif.)

Vous avez pour la guerre une incroyable ardeur :
Donnez-nous vos conseils.

A L Q U I F (à Ripaille.)

Sur vos discours, seigneur,
J'ai de puissans motifs pour garder le silence ;
La raison, sur ce point, le cède à la démence.

L E R O I (à Ripaille.)

Attrape !

A L Q U I F.

Mais le roi, voulant bien m'ordonner
De dire mon avis, je vais examiner,
Sans crainte et sans détour, si votre politique
Tend bien à soutenir le pouvoir monarchique.
Je n'aperçois en vous qu'un homme ambitieux,
Jaloux, vindicatif, et même audacieux,
Mais sans aucun moyen, qu'un rêve déconcerte,
Et très-propre à conduire un monarque à sa perte :
Un homme, enfin, capable, au moins par ses avis,
De causer à son roi des malheurs infinis,
De tarir les canaux d'une utile industrie,
D'arracher au commerce et sa force et sa vie,
Et de finir, enfin, pour combler ses forfaits,
Par brouiller le monarque avec tous ses sujets.

A L M A N Z O R.

Vous abusez ici de vos prérogatives ;
Il s'agit de finance et non pas d'invectives.

L E R O I (à Almanzor.)

Laissez-le donc parler : c'est l'opposition.

A L Q U I F.

J'y reviendrai, seigneur, c'est mon intention.
J'ai pour sauver l'état des ressources certaines ;
A vous-même, seigneur, j'épargnerai des peines,

Si le roi veut m'en croire : et puisqu'il veut de l'or,
Je puis lui découvrir un immense trésor.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FALMOUR.

ALMANZOR (à Ripaille.)

Que vois-je ? c'est Falmour !

RIPAILLE.

Se peut-il ? c'est lui-même !

LE ROI (à Falmour, d'un ton sévère.)

Que voulez-vous ?

FALMOUR.

Seigneur ! . . .

RIPAILLE (à part.)

Ah ! quelle audace extrême !

FALMOUR.

Lorsque tous vos sujets, près de vous aujourd'hui,

Peuvent . . .

LE ROI.

Qui vous l'a dit ?

RIPAILLE.

C'est Nathan ! oui, c'est lui.

LE ROI.

Enfin, que voulez-vous ?

FALMOUR.

Etre utile à mon père,

L'honneur de le servir est tout ce que j'espère :

De cet honneur un fils a droit d'être jaloux.

Et s'il faut de mon sang . . .

LE ROI (à part.)

Quoi ! malgré mon courroux

Je me sens presqu'ému, Vous montrez du courage !

ACTE III. SCÈNE VI.

71

Vous avez de mon sang la valeur en partage :
Hé bien ! pour commencer, je vous fais colonel.
Etes-vous satisfait ? Par ce trait paternel
Vous devez aujourd'hui me trouver raisonnable.

F A L M O U R.

Seigneur, un pareil grade est trop peu convenable,
Pour l'aîné de vos fils : je croyais que Falmour....

L E R O I.

Si vous me raisonnez, je vous ferai tambour.

A L M A N Z O R.

Pour vous contenter, prince, il vous faudrait, je pense,
Obtenir sur moi-même entière préférence,
Me dépouiller d'un grade acquis par mes succès ?

F A L M O U R.

Prince ; quant aux derniers, je n'y vois pas d'excès :
Vos succès jusqu'ici !....

A L M A N Z O R.

Quoi ? Que voulez-vous dire ?

F A L M O U R.

Les ennemis, de reste ont du vous en instruire.

A L M A N Z O R (*se levant.*)

Vous manquez de respect à votre général ?

L E R O I.

Hé bien ! n'allez-vous pas faire ici baccanal ?

F A L M O U R.

Seigneur, permettez-moi du moins....

L E R O I.

Ah ! prenez garde !

Car je sens qu'à mon nez va monter la moutarde !

R I P A I L L E (*au roi.*)

Seigneur, c'est un parti qui contre vous et moi....

Z A C O R I N (*à Ripaille.*)

Contre vous, il se peut : jamais contre le roi !

(au roi.)

Mais, seigneur, songez-donc que l'héritier du trône !....

A L M A N Z O R (d'un ton d'ironie.)

Falmour peut en effet défendre la couronne !

Un guerrier tel que lui !....

F A L M O U R.

D'un guerrier tel que vous,

Quant aux talens, du moins, ne peut être jaloux.

A L M A N Z O R.

Vous n'avez jamais su commauder la milice.

F A L M O U R.

Peut-être ignorez-vous comme on fait l'exercice.

A L M A N Z O R (s'emportant.)

Ah ! cet excès d'audace !....

L E R O I.

Ils ont le diable au corps !

R I P A I L L E (au Roi.)

Seigneur, ordonnez donc qu'on le mette dehors !

A L Q U I F (à Ripaille en se levant.)

Comment donc ! vous osez ?

Z A C O R I N (se levant aussi avec colère.)

Qu'on le mette à la porte ?

A L Q U I F.

Du fils de votre roi, vous parlez de la sorte ?

R I P A I L L E (se levant, à Alquif.)

Eh bien ! de vos talens montrez-nous le secret.

Trouvez qnelques moyens !....

A L Q U I F.

J'en sais un en effet ;

Le seul qui peut guérir, et jusqu'en sa racine,

Un mal d'où pourrait naître une guerre intestine :

Et le voici.

(Il indique le plafond un peu en arrière du fauteuil du roi, mais sans affectation, et seulement avec

ACTE III. SCÈNE VI. 73

le doigt, comme quelqu'un qui va commencer un discours. A ces dernières paroles on voit paraître tout-à-coup, à l'endroit indiqué, un transparent contenant ces mots : LA PAIX.)

R I P A I L L E, (*qui a suivi le geste d'Alquif, regarde au plafond, et s'écrie involontairement...*)

La paix!

LE R O I (*se levant brusquement, et jettant sa pipe au nez de Ripaille.*)

Qu'entends-je !.... ah ! scélérat !....

(*un des pages ramasse la pipe.*)

Comment ! en ma présence un pareil attentat !

R I P A I L L E (*confus.*)

Eh ! seigneur ! c'est écrit ; lisez.

LE R O I (*regardant de tous côtés.*)

Que veux-tu dire ?

R I P A I L L E (*montrant le plafond.*)

Lisez, seigneur, lisez !

LE R O I.

Il est dans le délire :

Mais où lire, dis-moi ? dis, maudit furibond !

R I P A I L L E (*se désespérant.*)

Eh ! c'est écrit, seigneur ! lisez donc au plafond.

LE R O I (*regardant au plafond.*)

Et quoi !... je n'y vois rien du tout.

A L M A N Z O R.

Et moi de même.

R I P A I L L E (*hors de lui.*)

Quoi ! vous ne voyez pas ?

LE R O I.

Je vois ton stratagème !

(*À sa suite.*)

Vous tous, que voyez-vous ? parlez franchement.

TOUS, EXCEPTÉ ALQUIF.

Rien.

LE ROI.

Tu l'entends, malheureux !

RIPAILLE (outre de désespoir.)

C'est ce magicien !....

LE ROI (descendant de son trône.)

Ah ! mandit imposteur ! tu m'as prêché la guerre,
 Et t'en montre aujourd'hui l'insolent adversaire,
 Au mépris de mes lois ! Ton juste châtiment
 Suivra de près ton crime, indubitablement !

SCÈNE VII.

(LES PRÉCÉDENS FORTUNATE.

FORTUNATE.

(Présentant une lettre au roi.)

De la part de la reine. (Elle sort.)

LE ROI (ouvrant la lettre.)

Et pourquoi donc m'écrire ?

(A demi voix, en finissant de lire.)

N'en doutez pas, seigneur, contre nous on conspire.

(A part, après avoir lu.)

C'est assez positif ! Pour avoir le trésor,
 Avec Alquif, pourtant, dissimulons encor.

(Haut à Falmour.) (A Zazorin.)

Voilà donc de tes tours ? Et toi, monsieur le drôle !

Près de moi tu faisais vraiment un joli rôle.

(A ses gardes.)

Vous en serez punis ! Qu'on arrête Falmour !

(Voyant les gardes hésiter.)

Gardes, obéissez : Qu'on l'enferme à la tour.

ACTE III. SCÈNE VIII. 75

F A L M O U R.

Apprenez-moi, seigneur, quel peut être mon crime ?

LE R O I.

Tu l'oses demander ?

Z A C O R I N.

Si le sort qui l'opprime....

LE R O I (à ses gardes.)

Quant au cher Zaconin, qu'on le mette au cachot !

(Des gardes emmènent Zaconin et Falmour.)

G U I E L O T (à part.)

La prison pourrait bien être à la fin mon lot !

Je m'esquive sans bruit.

(Il sort.)

S C È N E V I I I.

LE ROI, ALMANZOR, ALQUIF, RIPAILLE,
DORTULAN, Gardes, etc.

A L Q U I F (à Ripaille.)

Votre ame est satisfaite !

Vous triompez enfin ; la victoire est complète.

Vous ne jouirez pas long-tems de vos succès,

Et bientôt vous aurez le prix de vos forfaits !

(Au roi.)

Et quant à vous, seigneur, ce qu'il vous reste à faire,

C'est de mettre à profit un conseil salutaire.

Votre propre salut dépend de cet avis,

(Montrant le transparent.)

Et voilà le trésor que je vous ai promis ! (Il sort.)

SCÈNE IX.

LE ROI, ALMANZOR, RIPAILLE, DORTULAN,
Gardes, etc.

LE ROI (*lisant le transparent.*)

La paix !

ALMANZOR (*lisant aussi.*)

La paix !

DORTULAN (*de même.*)

La paix !

LE ROI.

Quel étonnant prodige !

RIPAILLE.

Hé bien, seigneur !

LE ROI.

Comment !... c'est sans doute un prestige !

RIPAILLE.

Les châtiments, je crois, ne sont plus de saison,
Car tout le monde a tort.

LE ROI.

Mais moi, seul j'ai raison.

SCÈNE X.

LE ROI, LA REINE, ALMANZOR,
RIPAILLE, DORBANE, CORSARINE,
DORTULAN, Gardes, etc.

(*Le transparent disparaît à l'entrée de la Reine.*)

LA REINE.

Ah ! seigneur ! apprenez l'horrible événement
Dont la nouvelle arrive en ce fatal moment :
A travers nos vaisseaux s'étant fait un passage,
Des ennemis nombreux débarquent sur la plage.

ACTE III. SCÈNE X.

77

LE ROI.

Comment le savez vous?

LA REINE.

Lisez ce que m'écrivit

Le fidèle Bombance!

LE ROI (*après avoir lu la lettre.*)

On me l'avait bien dit.

ALMANZOR.

Sans doute cet Alquif!.....

LA REINE.

Alquif est un infâme!.....

LE ROI (*voulant lui montrer le transparent.*)

C'est un grand scélérat! voyez, voyez, madame!.....

Ah! les mots n'y sont plus!

LA REINE.

Il faut agir, seigneur,

Et montrer un courage au-dessus du malheur!

Almanzor nous promet une illustre victoire,

Et ce prince, jamais ne sût s'en faire accroire!

Mais pour prix des lauriers dont il va se couvrir;

Pour prix d'une valeur qu'on ne peut trop chérir,

Il faut à son retour l'associer au trône

Irrévocablement!.....

LE ROI.

Hé bien, oui, ma moutone!

LA REINE.

Que pour votre héritier, l'intrépide Almanzor

Soit soudain reconnu.....

LE ROI.

Je le veux mon trésor!

LA REINE.

Ordonner qu'à l'instant, sur la place publique;

Le trône soit dressé selon l'usage antique.....

LE ROI.

Hé bien soit, mon amour !

LA REINE.

Et qu'au peuple, enchanté
 D'apprendre de son roi l'auguste volonté,
 Dans ce jour solemnel, vous annonciez vous-même
 Qu'après vous Almanzor aura le diadème !

LE ROI.

Allons, je le veux bien, ma mignone, mon chou,
 Ma poupone, ma chate ! et mon petit joujou !

(A sa suite.)

Sur la place, a l'instant, que l'on dresse mon trône,
 Pour qu'à mon fils, Zozo ! je lègue ma couronne.

LA REINE.

Almanzor ! c'en est fait; volez au champ d'honneur !

ALMANZOR.

Almanzor vous répond de revenir vainqueur.

LE ROI.

Pour en être plus sûr, faites lever en masse.....

LA REINE.

Tout le peuple ? oh ! non pas ! sans cette populace,
 Almanzor vous répond des plus heureux succès :
 Redoutons bien plutôt sa fureur, ses excès,
 Qui n'ont que trop souvent éclaté dans cette île,
 Trop souvent menacé de la guerre civile !

LE ROI.

Hé bien donc, qu'il emmène au moins tous mes soldats,
 Sans en excepter un, pour les faire aux combats

ALMANZOR.

C'est aussi mon projet : tous vont prendre les armes.

LE ROI.

Mais, qui me gardera dans ce moment d'allarmes ?

DORBANE.

Des dames de la cour le noble bataillon !

LE ROI.

Cocanius ! verrait sa garde en cotillon ?

DORBANE.

Quand on a du courage,
Qu'importe le costume, ou bien le personnage !

LA REINE.

Vous connaissez, seigneur, leur intrépidité ?

CORSARINE.

Seigneur, comptez sur nous pour votre sûreté.

LE ROI.

Oui : vous avez bien l'air d'une illustre amazone !

Et je vois dans vos yeux, de la fière Bellone

Le courage et l'ardeur ! ainsi donc, dans ma cour,

Je vais être gardé par Minerve et l'amour !

(A Almanzor.)

Mais le tems presse, allez, abrégeons l'étiquette.

Pour qu'on parle de vous, demain, dans la gazette,

Songez bien a prouver aux ennemis vaincus,

Que vous êtes le fils du grand Cocanius !

Qu'ils apprennent de vous, en mordant la poussière,

Que vous ne savez plus comme on marche en arrière :

Puisque vous commandez a mes braves guerriers,

Vous devez revenir tout couvert de lauriers !

Mais il est un trophée auquel je dois m'attendre,

Puisqu'en fin à vos vœux je veux bien condescendre ;

Ce trophée, en un mot, sera le sur garant

Que mon fils à mes yeux paraitra triomphant.

Du chef des ennemis apportez.... la perruque !

Avant la fin du jour, j'en veux couvrir ma nuque.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente une place publique. A la droite de l'acteur, proche de l'avant-scène, est un trône sur lequel sont deux fauteuils : le roi dort sur l'un, la tête penchée sur l'autre. Le trône doit avoir des canons et des boulets pour décoration. Dorbane et Corsarine, armées chacune d'une hallebarde, sont en faction des deux côtés du trône. Au fond du Théâtre est une tour dans laquelle sont renfermés Zacorin et Falmour. Fortunate est en faction à la porte de cette tour. Le tonnerre se fait entendre au lever du rideau.

SCÈNE 1.

LE ROI (*endormi*), DORBANE, CORSARINE,
FORTUNATE.

(Pendant cette scène, Fortunate a l'air de guetter le moment de pouvoir ouvrir la porte de la tour : elle fait, en conséquence, des signes d'intelligence à quelqu'un qu'on ne voit pas.)

CORSARINE (*après un coup de tonnerre.*)

Vous l'entendez, madame ? il fait un tems affreux !

DORBANE.

Pour le prince Almanzor, c'est un présage heureux !

CORSARINE.

Et le roi dort toujours ! c'est montrer du courage.

Comment

ACTE IV. SCENE I.

81

Comment peut-il dormir au bruit de cet orage ?
Il faut le réveiller.

D O R B A N E.

Je m'en garderai bien ;

Je connais son humeur !

C O R S A R I N E.

Moi, je n'y comprends rien.

Pour attendre Almanzor, il pouvait bien, je pense,
Rester en son palais. La belle extravagance
De venir seul ici....

D O R B A N E.

Sur-tout, d'y sommeiller !

C O R S A R I N E.

Depuis une heure, au moins, rien ne peut l'éveiller :
Je n'y puis plus tenir !

D O R B A N E.

Le roi croyait, peut-être,
Que le peuple viendrait rendre hommage à son maître
Le voyant en ces lieux : peut-être bien aussi,
Qu'il était au palais moins rassuré qu'ici.

C O R S A R I N E.

Oh ! je sais qu'il a peur, la chose est trop certaine :
Il devait, en ce cas, ne par quitter la reine ;
Aller se renfermer avec elle, en son fort,
Pour dormir à son aise : et d'ailleurs, quand il dort,
La foudre tomberait qu'il ne saurait l'entendre.

D O R B A N E.

Almanzor tarde bien !

C O R S A R I N E.

Je suis lasse d'attendre :
Et s'il faut dire vrai, j'ai des pressentimens
Qu'Almanzor et les siens ne sont pas triomphans.

D O R B A N E.

Moi, j'en espère mieux.

C O R S A R I N E.

Prévoyons tout d'avance;

S'il succombait pourtant, qu'elle est notre espérance?

DORBANE (à demi voix, et d'un air de confidence.)

C'est.... de nous embarquer, et d'aller sur les mers

Chercher un sûr asile au bout de l'univers,

Dans un pays charmant!

C O R S A R I N E.

Fort bien! mais comment faire?....

D O R B A N E (mystérieusement.)

Apprenez un secret, que je devrais vous taire,

Mais je veux désormais n'en plus avoir pour vous:

Sur-tout, n'en dites rien, sinon à votre époux.

Mon mari, prévoyant que cette Francadie

Tenterait tôt ou tard l'entreprise hardie,

Qu'elle exécute enfin, ainsi qu'on la prédit,

Agissant prudemment, comme un homme d'esprit,

Avait fait préparer, dans le plus grand silence,

Un vaisseau tout exprès, ici près, dans une anse,

Ou nous pourrons sans bruit....

C O R S A R I N E.

C'est être prévoyant!

Mais en tous cas, madame, on vous en livre autant.

Mon époux..... quelqu'un vient: ah! je tremble, ma chère!

Et si c'était Falmour?....

D O R B A N E.

Falmour? quelle chimère!

N'est-il pas en prison? Oh! nous ne risquons rien!

C O R S A R I N E.

Je l'avais oublié: mais ce magicien!....

Et pas un homme ici! cette ville est déserte!

D O R B A N E.

C'est que les habitans sont à la découverte....

(On entend un coup de tonnerre.)

CORSARINE.

Hé bien ! pour cette fois, au moins, l'entendez-vous ?

L'orage augmente encore et semble être sur nous !

Madame ! c'en est fait, je vais joindre la reine.

DORBANE (*tremblante de peur.*)
De grace calmez-vous ! quelle frayeuse soudaine !....

CORSARINE.

Vous n'en avez pas moins.

DORBANE.

Mais que dirait le roi ;

Lorsqu'en se réveillant

CORSARINE.

Et que m'importe, à moi !

Quand je meurs de frayeur !....

DORBANE.

Restons....

(*On entend un grand coup de tonnerre, accompagné d'éclairs.*)DORBANE et CORSARINE (*ensemble, et jettant un cri.*)

Ah ! je suis morte !

(*En prononçant ces derniers mots, elles jettent leurs hallebardes et s'enfuient.*)

FORTUNATE.

Profitons du moment pour leur ouvrir la porte.

(*Pendant cette scène on a vu Fortunate essayer à la dérobée d'ouvrir la porte de la tour. Elle l'ouvre enfin, avec une grosse clef, qu'elle ne fait tourner qu'avec peine. La porte étant ouverte, elle crie dans la tour, sans y entrer.*)

Sortez ! et sauvez-vous !

(*Elle s'enfuit, laissant sa hallebarde.*)

SCÈNE II.

LE ROI (*toujours endormi*,) FALMOUR, ZACORIN.

LE ROI (*révant*.)

Almanzor!... Almanzor!

En avant! en avant! mais il s'échappe encor!

(*Falmour et Zacorin sortent de la tour.*)

F A L M O U R.

Qui donc aurait ouvert?... Je vois fuir une femme!

Z A C O R I N.

Probablement, seigneur, ce sera cette dame:

Qui que ce soit enfin, c'est sans doute un ami!

F A L M O U R (*appercevant son père.*)

Mais que vois-je! le roi!

Z A C O R I N.

Sur son trône endormi.

F A L M O U R.

Et comment! il est seul?

Z A C O R I N.

Quoi! cela vous étonne,

Lorsqu'il est en danger de perdre sa couronne?

Vit-on jamais les rois, éprouvant des malheurs,

Trouver quelques amis chez leurs adulateurs!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, GUILLOT.

(*Cette scène doit être dite à voix basse, en observant si le roi se réveille.*)

Z A C O R I N.

Mais j'apperçois Guillot.

GUILLOT (*s'avancant avec crainte.*)

(*A Falmour.*)

Seigneur!...

FALMOUR (*le voyant hésiter d'approcher.*)

Hé bien! approche!

Que crains-tu donc?

GUILLOT (*s'avancant doucement.*)

De vous, seigneur? Aucun reproche.

Mais le roi pourrait bien à mon tour me punir,

Sachant ce que j'ai fait afin de vous servir.

C'est moi qui de la tour ai fait ouvrir la porte;

J'en avais eu la clef du chef de votre escorte.

Mais sachez quel malheur est enfin arrivé!

FALMOUR.

Quoi donc? les ennemis?....

GUILLOT.

Le peuple est soulevé:

Tout semble à chaque instant augmenter nos allarmes!

FALMOUR.

Hé quoi! nos habitans?....

GUILLOT.

Ont enfin pris les armes;

Et contre votre frère on connaît leur dessein:

Pour combattre ce prince, ils ont marché soudain.

FALMOUR.

Quel en est le motif?

GUILLOT.

Je n'ai pu m'en instruire.

ZACORIN.

D'un tel soulèvement, on n'a rien pu te dire?

GUILLOT.

On parle de troupeaux vers la mer poursuivis,

Par le prince Almanzor.

ZACORIN.

Quoi ! pour les ennemis
 Il a pris nos troupeaux ? ... Il en est bien capable !
 Cette perte, en effet, serait irréparable ,
 Car tous devaient rentrer au signal convenu ,
 Sitôt que l'ennemi ! ... Dis-moi : qu'est devenu
 Notre savant Alquif ?

GUILLOT.

Je le dis avec peine ,
 Mais Alquif nous trahit !

ZACORIN.

Quelle erreur est la tienne ?

GUILLOT.

Voyant les habitans contre nous révoltés ,
 Il s'est mis à leur tête ; et nos calamités
 Semblaient le réjouir .

FALMOUR.

Cela n'est pas croyable !

ZACORIN.

Lui , nous trahir ? jamais ! il en est incapable !

(Voyant le roi se mouvoir .)
 Mais le roi se réveillé ! ... éloignons-nous , seigneur .

(Ils rentrent tous trois dans une coulisse , mais en
 observant le roi , et comme ne voulant pas le perdre
 de vue .)

SCÈNE IV.

LE ROI (seul .)

(En se réveillant ; il laisse tomber sa couronne sur
 le fauteuil , et se met le second fauteuil .)

Hé bien ! ... me voilà seul ! comment ! par quel malheur ?
 O grand Cocanius ! comment on t'abandonne !
 On ose te laisser endormi sur ton trône !

Ah ! j'en aurai vengeance !... Eh mais ! ne vois-je pas
Almanzor, vers ces lieux s'avancer à grands pas ?
Sans perruque ?.... Vaincu ! la déroute est complète.

SCÈNE V.

LE ROI, ALMANZOR,

ALMANZOR (*arrivant avec
précipitation, et sans armes.*)

Seigneur !

LE ROI.

Je vous entendis ! vous avez fait retraite ?
Mais ce sera du moins pour la dernière fois !

ALMANZOR.

Quand vous saurez, seigneur, par quels brillans exploits ! ...

LE ROI.

Voyons : lorsque tu perds, tu dis toujours.... je gagne !

ALMANZOR.

(*Ce récit doit être dit posément, et avec une
prétention un peu ridicule*

A peine nous sortions des portes de Cocagne,
Que soudain, dans les airs, les plus horribles cris,
De loin se font entendre et glacent nos esprits !
Mais bientôt revenu d'une frayeur légère,
Qui, sans trop me vanter, ne m'est pas ordinaire,
Je m'apperçois enfin, que ces cris menaçans
Sont de nos ennemis les lugubres accens !
J'ordonne qu'on se mette en ordre de bataille,
Les canons en avant, tous chargés à mitraille,
Et nous marchons ainsi d'un air calme et serein,
Sans tambours ni clairons, mais la foudre à la main !
Le tems était obscur, et chargé d'un nuage
Qui semblait annoncer le plus terrible orage !

Une épaisse vapeur , pour couvrir les vallons ,
Semblait se réunir à divers tourbillons ,
Produits apparemment par l'horrible poussière
Qu'en marchant à grands pas fait une armée entière.

Je crois entendre enfin l'ennemi s'approcher !

Même à pas redoublés il me semblait marcher.

Mes canons font alors leur première décharge ,
Et sans perdre un instant je fais battre la charge.
Mais pour donner à tous l'exemple d'une ardeur ,
Qui n'appartient qu'à moi , par un trait de valeur
Je m'élance en avant , sitôt que je me doute
Que l'ennemi pouvait avoir pris la déroute !

Hélas ! c'était en vain ! tous ces fiers conquérans ,
Désespérés de voir leurs efforts impuissans ,
Redoutant Almanzor , la chose est manifeste ,
Retournaient sur leurs pas sans demander leur reste !
Fuyant vers le rivage en leur adversité ,
Sans doute ils y croyaient trouver leur sûreté :
Mais pour fuir lâchement on n'est pas toujours quitte !
De mes guerriers suivi , je marche à leur poursuite ,
Sans pouvoir les atteindre ou même en approcher.
Je les entends enfin qui du haut d'un rocher ,
Se jettant à la mer , font un fracas horrible ! ...
Tant ils croyaient alors leur salut impossible.

L'onde en est en courroux ! et ses flots mugissans
Élancés jusqu'aux cieux , retombent par torrens
Sur l'aride sommet de la roche escarpée ,
Et du mont caverneux la cime est inondée.

L'air aussi s'en irrite , et l'écho retentit
D'épouvantables cris ! ... dont la terre frémit !
Tels que ceux des troupeaux dans leur course incertaine ,
Par des loups dévorans poursuivis dans la plaine !
Des mugissemens sourds , des hurlemens affreux ! ...
Dont le seul souvenir fait dresser mes cheveux !

L E R O I.

Que cela devait faire une belle musique !
 Et voilà justement l'effet du mot — *Boutique* !
 Te voilà donc vainqueur ! et de ces fanfarons
 Venus dans une nuit comme des champignons,
 Qui menaçaient Cocagne, où je commande en maître,
 Les poissons maintenant vont enfin se repaître !
 Ma foi ! c'est un bonheur que je n'attendais pas,
 Et me voilà sortis d'un cruel embarras !
 Ils croyaient bonnement, ces marchands d'allumettes,
 Entrer dans mes états, ainsi qu'en leurs guinguettes,
 Venir se goberger et vivre à mes dépens,
 Manger mes bons chapons, mes dindons succulens,
 Boire à même au tonneau mon vin de Malvoisie,
 Et prendre mon palais pour une tabagie !
 Tout doux ! Nous les vaincrons autant qu'il en viendra !
 Ils me prennent, je crois, pour un roi d'opéra !
 C'en est fait, cher Zozo ! toi seul auras mon trône,
 Car tes nobles exploits méritent la couronne !

(*regardant de tous côtés.*)

Mais personne ne vient.... pour me féliciter !

A L M A N Z O R.

(*Cette tirade doit être dite avec chaleur, et rapidement.*)
 Vous saurez tout, seigneur, mais daignez m'écouter.
 Contens, et glorieux du succès de nos armes,
 Vers nos murs, à grands pas, nous marchons sans allarmes :
 Mais auprès de la ville, au sommet des côteaux,
 Nous voyons tout-à-coup quantité de drapeaux
 Flottants de toutes parts sur l'immense coline,
 Et d'autres qui sortaient de la forêt voisine.
 Je reconnaiss soudain, non sans être surpris,
 Que c'est un nouveau corps de ces fiers ennemis
 Dont je croyais l'armée à jamais engloutie !
 Leur audace bientôt allait être punie,

Pour les anéantir j'allais tout disposer :
Mais lors que j'en étais encore à m'aviser ;
Je les entends , d'abord , qui d'une voix brutale
Commandent sur tous points l'attaque générale ,
Et quelques-uns d'entreux , faufileés dans nos rangs ,
Enlèvent mes canons et dérangent mes plans !
Je me vois donc forcé d'ordonner la retraite ,
Afin de prévenir une entière défaite .
Point du tout : je ne sais quels sons harmonieux
Rendent subitement mes guerriers si joyeux ,
Mais enfin , la musique a pour eux tant de charmes ,
Que pour danser en ronds ils mettent bas les armes !
Une jeune héroïne , au teint frais , éclatant ,
Me dit , que si je veux je puis en faire autant !
Je n'ai pas cru devoir abaisser de la sorte
L'orgueil de votre sang et du nom que je porte :
J'ai piqué mon coursier , et gagnant du terrain ,
Car fort heureusement je savais la chemin ,
Par d'assez longs détours j'allais rentrer en ville ,
Quand un autre malheur , dans un pas difficile ,
M'a plongé de nouveau dans un chagrin mortel :
Jamais on n'éprouva de revers plus cruel !
La foudre , qui grondait au-dessus de ma tête ,
Et qui depuis long-tems annonçait la tempête ,
Tombe sur mon coursier , le renverse sur moi ,
L'étend mort sur la place , et moi , mourant d'effroi ,
Croyant voir dans les airs , dans la nue enflammée !
Des ennemis vainqueurs la foudroyante armée !
Après ce coup affreux je me relève enfin ,
Même assez lestement je franchis un ravin :
Pour arriver plutôt à la porte voisine ,
A travers des buissons tristement je chemine ;
J'arrive : et c'est ainsi que votre fils , seigneur ,
Après avoir vaincu , succombe avec honneur !

LE ROI (à lui-même.)

Mon rêve est accompli ! tout près de nos murailles,
Je l'ai vu qui fuyait à travers des broussailles !

SCÈNE VI.

LE ROI, ALMANZOR, FALMOUR, ZACORIN.

FALMOUR (paraissant tout-à-coup.)

Seigneur, armez mon bras : je marche aux ennemis !

LE ROI (reculant de surprise,
voyant Falmour et Zacorin.)

De sortir de prison, qui donc vous a permis ?

FALMOUR.

Retirez-vous, seigneur, dans le fort de la reine,

Pour votre sûreté.

ALMANZOR (à Falmour.)

Votre espérance est vaine !

Qu'elle armée aurez-vous pour défendre la cour ?

FALMOUR.

Nos habitans !

ALMANZOR.

Fort bien ! vous ignorez, Falmour,

Que la ville est déserte en ce moment d'allarmes,

Les habitans en fuite ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALQUIF, plusieurs Cocaniens.

Alquif et les Cocaniens sont déguisés en guerriers, mais dans un accoutrement ridicule. Alquif a une large perruque noire, comme du temps de Louis XIV, de grandes moustaches pendantes, et un bonnet de poil. Comme il y a beaucoup de jeux muets dans cette scène, tout doit y être prompt et précis.

ALQUIF (aux Cocaniens.)

Emparez-vous des armes !

(Les Cocaniens s'emparent des hallebardes.)

LE ROI (à part.)

Les voilà !

ALQUIF.

Qui de vous, de Cocagne est le roi ?

LE ROI (cachant sa plaque de brillans qui lui pend sur la poitrine.)

Ce n'est pas moi !

ALQUIF.

Tant mieux ! car votre mort !

FALMOUR (entendant prononcer ce dernier mot s'empresse de répondre avec fierté.)

C'est moi !

ALQUIF (avec une surprise affectée)

(à part.)

C'est vous ? J'en étais sûr !

ZACORIN (à part.)

Il se perd ! Je frissonne !

(A Alquif.)

Sachez....

ACTE IV. SCÈNE VII.

93

FALMOUR (*mettant la main sur la bouche de Zaconin pour l'empêcher de parler.*)

C'est moi, vous dis-je !

LE ROI (*prenant la couronne sur le fauteuil, et la mettant sur la tête de Falmour.*)

Et voilà sa couronne !

A L Q U I F.

(à part.) (*A Falmour.*)

Fort bien ! ... Eh, savez-vous le sort qui vous attend ?

F A L M O U R.

Quand on meurt pour son.... peuple, on doit mourir content.

A L Q U I F.

C'est de la royauté me donner une marque !

S'immoler pour son peuple, est digne d'un monarque !

Je vous fais prisonnier : et dans l'instant, seigneur,

Il faut me suivre.

Z A C O R I N.

Ou donc ?

A L M A N Z O R.

Je tremble de frayeur !

A L Q U I F (*à Zaconin.*)

Où donc ? Dans notre camp, sous les murs de la ville.

(à part.)

Dans un temple, ici près.

Z A C O R I N (*bas à Falmour.*)

La feinte est inutile !

L E R O I.

Le faire prisonnier ?... Êtes vous général ?

A L Q U I F.

Quelque chose approchant : mais d'ailleurs, c'est égal.

Et vous, auprès du roi, quel est donc votre place ?

L E R O I.

Jè suis... son médecin.

ALQUIF.

Il faudra qu'il s'en passe.

(A part.)

Il en retrouve un autre!

ALMANZOR (à part.)

Il ne partira pas!

ALQUIF.

Mais, celui qui se tait montre de l'embarras!

Quel est-il?

ALMANZOR.

Qui donc? Moi!

ALQUIF.

Mais sans doute, vous même:

Votre silence annonce une frayeur extrême!

Près du roi, qu'êtes vous?

ALMANZOR.

Je suis son écuyer.

ALQUIF.

Justement! nous manquons d'un si bon cavalier,

Pour apprendre chez nous comment on fait la course:

Vous y viendrez.

ALMANZOR (à part.)

C'est dit: je me perds sans ressource!

ALQUIF.

On aura soin de vous, grace à votre talent;

Vous y pouvez compter: le roi seul maintenant

Doit me suivre. Marchons.

(Il fait signe aux Cocaniens d'avancer pour emmener Falmour.)

ZACORIN.

Non! arrêtez!

FALMOUR (bas à Zaconin.)

Silence!

ACTE IV. SCÈNE VIII. 95

(Il fait un mouvement pour embrasser son père ; il se retient, le regarde, et ensuite Almanzor.)

Adieu !.... mon cher... docteur !

ZACORIN (à part.)

C'est trop de violence !

(A Alquif.) (Montrant Falmour.)

Arrêtez ! on vous trompe, et ce n'est pas le roi !

ALQUIF (d'un ton de colère affectée.)

Comment ! on oserait !.... Et qui de vous ?....

ZACORIN.

C'est moi !

Ce brave serviteur pour moi se sacrifie !

Mais son âge vous dit....

ALQUIF.

Au péril de sa vie,

Il veut sauver la vôtre ?.... à ce trait généreux

FALMOUR.

Ah ! ne l'en croyez pas !

ALQUIF.

Dans ce cas, tous les deux

Au camp serez conduits : on saura bien connaître

Qui des deux, en effet, est de l'autre le maître,

Car notre général ne s'y méprendra pas :

Ainsi donc, sans tarder, suivez-moi de ce pas.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LE ROI, ALMANZOR, ENSUITE NATHAN.

ALMANZOR.

Ah ! les voilà partis ! j'en reviens d'une belle !

(Nathan paraît dans le fond du théâtre, et se cache pour écouter.)

Ils m'ont causé pour vous une frayeur mortelle !
 (Avec précipitation ainsi que le reste de la scène.)
 Profitons du moment, en nous rendant au fort
 Pour y prendre la reine, et de-là, sur le port.
 Mon vaisseau, sur son ancre est à peu de distance ;
 On peut couper le cable en toute diligence :
 Par ce moyen, du moins, nous pourrons éviter
 Un malheur, qu'aujourd'hui tout nous fait redouter !

LE ROI.

Il ferait beau me voir courir la terre et l'onde,
 Et m'entendre nommer.... Majesté vagabonde !
 Un roi ! s'exposerait à sentir le goudron ?
 Passe encor pour l'odeur de la poudre à canon !

ALMANZOR.

En restant en ces lieux votre perte est certaine.
 Vous possédez, seigneur, un immense domaine
 Dans les pays lointains ; les plus vastes états !
 A vos lois sont soumis, dans les plus beaux climats !
 Il faut donc promptement abandonner votre île
 Puisqu'un autre pays vous offre un sûr asile.

LE ROI.

Il faut donc voyager !.... on me l'avait prédit !
 Allons je me décide : ô ministre maudit !
 Mais dis moi cependant ; sur cet autre hémisphère,
 Aurai-je le plaisir de faire un peu la guerre ?

ALMANZOR.

Vous la ferez, seigneur, autant qu'il vous plaira,
 Aussi facilement.... que dans un opéra !
 Ne tardons plus, venez.

NATHAN (se montrant dans le fond
 du théâtre.)

(Bas.) Voici l'instant propice !
 Je m'en vais avertir l'officier de justice !

(Il sort.)

LE ROI.

ACTE IV. SCÈNE VIII. 97

ALMANZOR (*au Roi.*)

C'est trop vous exposer que tarder un moment !

LE ROI (*se résignant.*)

Allons, puisqu'il le faut : je voudrais seulement
Emporter mes bijoux, mes joyaux et mes pipes ;
Je laisse volontiers toutes mes autres nipes.

ALMANZOR.

Et comment les avoir ?....

LE ROI.

Pénétrant au palais,

Tu pourrais réussir....

ALMANZOR.

Moi, seigneur ? non, jamais !
Je n'y paraîtrai plus, car j'aurais trop à craindre !....

LE ROI.

A me faire partir rien ne peut me contraindre,
Si je n'ai mes bijoux.

ALMANZOR.

Vous le voulez, seigneur ?....

LE ROI.

Mais Guillot a les clefs ! ô surcroît de malheur !

ALMANZOR.

Hé bien ! du cabinet j'enfoncerai la porte !

LE ROI.

C'est le meilleur moyen ; mais sur-tout, fais ensorte
De ne pas en agir comme un évaporé !
Mes joyaux, mes bijoux ; dans un coffret doré.

ALMANZOR.

Reposez vous sur moi.

LE ROI.

Va donc, je vais t'attendre.

(*Almanzor sort.*)

SCÈNE IX.

LE ROI (*seul.*)

Allons, il faut partir ; je ne puis m'en défendre :
 L'ennemi pourrait bien, dans sa mauvaise humeur,
 M'affubler malgré moi du bonnet de docteur.
 M'être dit médecin ! c'est heureux, quand j'y pense ! ...
 Moi ! qui jamais, hélas ! ne connus de science,
 Que celle d'agiter les autres nations,
 Pour faire mon profit de leurs dissensions !
 Allons donc parcourir mon royaume liquide,
 Contempler à mon gré sa surface limpide,
 Visiter mes sujets, *Cachalots, Marsouins !*
 Si par un sort fatal, mes sujets les *Requins*,
 Qui pour moi font la guerre en serviteurs fidèles,
 S'avisaient quelques jours de faire les rébèles !
 Je serais fort à plaindre : ils sont cruels, dit-on ;
 Afin de contenter leur appétit glouton,
 Ils pourraient bien, alors, sous leur dent meutrière
 Croquer ma majesté, comme un homme ordinaire.
 J'entends venir quelqu'un !

SCÈNE X.

LE ROI, NATHAN, Un officier de Justice, deux archers.

(*Le roi, dans cette scène, doit témoigner de l'inquiétude de ne point voir revenir Almanzor.*)

LE ROI (*à Nathan.*)

Ah ! maudit scélérat !
 Enfant de Belzébut, gorgé de péculat !
 C'est donc ainsi, maraud ! que tu tiens ta parole ?

ACTE IV. SCÈNE X.

99

NATHAN.

Modérez-vous, seigneur!...

LE ROI.

Comment, monsieur le drôle!

Quand un roi vous ordonne, et solemnellement,
D'apporter vos trésors!....

NATHAN.

Seigneur, tout doucement!

Alors, vous étiez roi.

LE ROI.

Mais je le suis encore.

Et le serai toujours, du couchant à l'aurore!

NATHAN.

C'est-à-dire, en dormant; depuis votre coucher
Jusques au lendemain à l'instant du lever.

Mais ce n'est pas l'objet qui maintenant m'occupe,
Assez, et trop long-tems vos rêves m'ont fait dupe.
Avec tout le respect que je vous dois encor,
Je veux être payé.

LE ROI.

Quoi! tu prends ton essor!

A présent que tu vois....

NATHAN.

Donnez-vous patience;

Ecoutez-moi, seigneur: je suis dans l'indigence,
Et ruiné par vous; je veux être payé.

LE ROI.

Tu voudrais me paraître un objet de pitié,
Quand tu regorges d'or dont tu remplis des tonnes!
Mais, apprends, malheureux! que j'ai plus de cent trônes!
Et que je puis un jour m'acquitter envers toi.

NATHAN.

Ce n'est pas du comptant.

L E R O I .

Tu te moques, je croi !

Ma parole est de l'or !

N A T H A N .

J'ai plus qu'une parole,

Puisque j'ai votre écrit, et n'ai pas une obôle.

L E R O I (à part .)

Ah ! morbleu , qu'ai-je fait !

N A T H A N .

Voulez-vous me payer ?

L E R O I .

Non !

N A T H A N .

(A l'officier de justice .)

Tant pis ! Agissez.

L'OFFICIER (touchant le roi avec une petite baguette noire , longue de deux pieds , et qu'il tenait cachée .)

Vous êtes prisonnier ,

Au nom de notre roi .

L E R O I .

Que veut dire cet autre ?

Comment donc , malheureux ! quelle audace est la vôtre ?

Me faire prisonnier ! vous ? arrêter un roi !

Le grand Cocanius ! hola , gardes ! à moi !

Mais hélas ! je suis seul ! ô désespoir extrême !

(Voyant venir Almanzor .)

Que dis-je ? quel bonheur ! c'est Almanzor lui-même !

Ah , marauds ! vous allez trouver à qui parler ! ...

Mais comme il est défait ! je commence à trembler !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ALMANZOR.

(Almanzor arrive, avec une cassette dorée sous le bras.)

ALMANZOR (tout essoufflé, et en désordre.)

Ah ! seigneur, sauvons-nous ! il n'est plus d'espérance :
On pille le palais, selon toute apparence.
Contre nous, m'a-t-on dit, le peuple est révolté,
Et si vous différez, vous êtes arrêté !

LE ROI.

O deplorable sort !...

ALMANZOR.

La maudite canaille !

LE ROI.

Taurait-on houssillé ?

ALMANZOR.

J'ai rencontré Ripaille,
Ce ministre infernal ! à quelques pas d'ici,
Emportant du palais le coffret que voici....

LE ROI.

Ce sont tous mes joyaux... ! Et comment donc ! ce traître
Osait me dépouiller ?

ALMANZOR.

Je m'en suis rendu maître :
Après vingt coups de poings, sur sa face appliqués,
J'ai repris les bijoux.

NATHAN.

Mais ils sont confisqués !

(A l'officier de justice.)
Saisissez ce coffret ; emparez-vous du trône !
Tout doit m'appartenir, et même la couronne.

COCANIUS.

LE ROI.

As-tu perdu l'esprit, dis-moi, vieux radoteur?

ALMANZOR.

Quel est donc ce discours? ... Que veut cet affronteur?

LE ROI.

Tu le vois, Almanzor: on m'arrête pour dette!

ALMANZOR.

Comment!....

LE ROI.

De mes joyaux, donne lui la cassette;
Et qu'il s'en aille au diable!

NATHAN.

Hé bien! cela suffit!

ALMANZOR (*remettant la cassette à Nathan.*)

Tiens, maraud! la voilà.

LE ROI (*à Nathan.*)

Donne-moi mon écrit.

NATHAN (*remettant au roi le papier
qu'il lui avait fait signer.*)

'Ah! le voici, seigneur.

ALMANZOR (*au roi.*)

Partons, sans plus attendre:

Le peuple rentre en foule, et pourrait nous surprendre.

LE ROI (*en s'en allant.*)

Je reviendrai, Nathan; mais tremble à mon retour!

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

NATHAN, l'OFFICIER de Justice, les archers.

NATHAN.

Bon voyage, seigneur, mais adieu pour toujours!

L'OFFICIER.

Payez-nous maintenant.

ACTE IV. SCENE XIII. 103

NATHAN.

C'est juste, en conscience;

Car sans vous je risquais de perdre ma créance.

(*Lui donnant une bourse.*)

Voici deux cents ducats: c'est généreusement

Récompenser, monsieur, ce service important.

L'OFFICIER.

Il suffit.

(*Il s'en va avec ses deux hommes.*)

NATHAN (*seul.*)

Oh! je fais une assez bonne affaire,

Pour ne pas en agir comme à mon ordinaire.

SCENE XIII.

GUILLOT, NATHAN.

GUILLOT (*accourant.*)

Mais, où donc est le roi?

NATHAN.

Le roi s'est embarqué:

Son trône, à mon profit, vient d'être confisqué.

GUILLOT.

Comment! que dites-vous? vous êtes en démence!

NATHAN.

Oh! tout doux, s'il vous plaît; vous savez ma créance:

Les ennemis sauront, qu'en fait de créanciers,

Les banquiers de la cour sont privilégiés.

La cour étant en fuite, il est bien manifeste,

Qu'à mon profit, je puis confisquer ce qui reste.

GUILLOT.

Mais d'où vient ce coffret?

NATHAN.

Ce sont tous ses joyaux

Que le roi m'a remis ; les ornemens royaux,
Dont je vais à présent décorer ma personne !

GUILLOT.

Vous perdez la raison !..... Entre nous je soupçonne....

NATHAN.

Vous ne savez pas tout : je l'ai fait arrêter
Par ordre de justice ; et lui, pour s'évader,
M'a laissé ses joyaux à compte sur sa dette.
Adieu : je vais chez moi déposer ma cassette.

(*Il sort.*)

S C È N E X I V.

GUILLOT (*seul.*)

Oh ! le vieux usurier !... faire arrêter son roi !
D'en être fort content, il n'a pas trop de quoi ;
Ce qu'il croit des joyaux sont des pipes de terre,
Et pour faire du poids j'avais mis une pierre :
Bien m'en prend, en ce jour, car tous nos diamans,
Pour la rançon du prince au moins sont suffisans.
Mais le roi, s'embarquer ! je ne saurais le croire :
Ce Nathan, à coup-sûr, m'aura fait une histoire.

S C È N E X V.

GUILLOT, MATAPAN, plusieurs Cocaniens
portant un trône.

MATAPAN (*aux Cocaniens.*)

Avancez, mes amis !

GUILLOT.

Eh, qu'est-ce que je vois ?

MATAPAN.

Placez ici ce trône :.... oh ! qu'ils sont mal-adroits !

Plus bas ! C'est bon : allez ; emportez l'autre au diable !
Avec tous ces canons ! c'est un trône effroyable !

Le trône que l'on apporte doit-être tout préparé sur une estrade. Il est orné de fleurs et d'oiseaux. On voit de chaque côté une corne d'abondance : de l'une sortent des fruits, et de l'autre des fleurs. Sur ce trône est un sopha à deux personnes. On le place vis-à-vis le premier, que les Cocanjens emportent.

GUILLOT (à Matapan.)

Pour qui ce nouveau trône ? et qui donc ta permis ?....
MATAPAN.

C'est pour le nouveau roi !

GUILLOT (effrayé.)

Le chef des ennemis ?....

MATAPAN.

Des ennemis ? du tout ! on n'en voit point paraître !

GUILLOT.

On n'en voit point dis-lu ? cela ne peut pas être !

MATAPAN.

Vous ne savez donc pas ?.... Falmour est proclamé
Souverain de Cocagne !

GUILLOT.

Et qui donc l'a nommé ?

MATAPAN.

Qui donc ? mais tout le peuple, à ce que j'imagine.

Falmour à retrouvé sa chère Félicine !

Almanzor est vaincu ! tout le peuple irrité

De voir notre bétail dans la mer cultubé

Par ce fameux héros, a marché sur sa route,

L'a rencontré soudain, et l'a mis en déroute,

Au son des instrumens de quelques villageois

Marchant à notre tête et jouant du hautbois !

Voilà ce que je sais.

GUILLOT (joyeux.)

En es-tu bien certain ?

Et par quelle aventure ?.....

SCÈNE XVI.

ZACORIN, MATAPAN, GUILLOT.

GUILLOT.

Est-il vrai Zaconin ?

On dit que Félicine !

ZACORIN.

Est enfin retrouvée !

Dans une île déserte elle s'était sauvée,
 Après avoir erré quelque tems sur les eaux.
 Ce matin, des pêcheurs, avec quelques bateaux,
 La ramenaient sans bruit au sein de sa famille ;
 Mais pour des ennemis on a pris leur flotille.
 Alquif en est instruit, et vole à son secour
 Avec nos habitans déclarés pour Falmour.
 Cette nouvelle heureuse, autant qu'inattendue,
 Dans tous les environs est bientôt répandue ;
 Et le peuple assemblé, dans un temple voisin,
 Proclame au même instant Falmour son souverain !

Un officier du port arrive au moment même,
 Annonçant que le roi, dans sa frayeur extrême,
 Avec toute sa cour abandonnait ces lieux,
 Et nous faisait à tous ses éternels adieux !
 Falmour prend donc le sceptre, et ce roi magnanime
 Ne croit mieux consacrer un titre légitime,
 Qu'en proclamant soudain, et jurant pour jamais,
 Avec tout l'univers, une éternelle PAIX !
 J'entends les instrumens ! C'est le roi qui s'avance,
 En triomphe porté, suivi d'un peuple immense !

A C T E I V . S C È N E X V I I 107

G U I L L O T (*transporté de joie.*)

La PAIX ! Quels étaient donc tantôt ces ennemis ?

Z A C O R I N .

Alquif, et des bourgeois en guerriers travestis !

(*Ou entend une marche, d'abord dans le lointain.*)

S C È N E X V I I .

FALMOUR et FÉLICINE, (*portés dans un superbe palanquin*, (ZACORIN, ALQUIF, GUILLOT, MATAPAN, Peuple.

Tout le cortège défile au son des instrumens qui le précédent, et le palanquin est déposé vis-à-vis le trône. Falmour conduit Félicine sur ce trône, et tous les deux ayant pris place, la musique cesse. Félicine est soutenue, en montant sur le trône, par plusieurs femmes censées être de sa famille.

F A L M O U R (*sur le trône.*)

Peuple ! vous la voyez cette épouse chérie,

Des bras de son époux si lâchement ravie !

Un destin protecteur l'a rend à mon amour !

Que tout s'apprête ici pour fêter ce grand jour :

Et que de mon bonheur, la publique allégresse,

Aux doux chants de la PAIX dans ce séjour renaisse !

F É L I C I N E .

Seigneur ! auguste époux, que je retrouve enfin

Après tant de revers, après un long chagrin !

Oubliez à jamais, qu'une main trop cruelle

Arracha de vos bras votre épouse fidelle :

Je n'ai plus de mes maux qu'un souvenir confus,

Et même en vous voyant : je ne m'en souviens plus !

F A L M O U R .

Aux plaisirs les plus doux les chagrins ont fait place !

C'est à vous, sage Alquif, que j'en dois rendre grâce.

A L Q U I F.

Mon cœur est satisfait, si Falmour est heureux !
 La PAIX, seigneur, la PAIX ! comblera tous vos vœux !

G U I L L O T (d'un air embarrassé.)

Seigneur ! et vous, madame !

F A L M O U R (avec bonté.)

Ami, je te dispense
 De déployer ici toute ton éloquence :
 Je sais tes sentimens.

S C È N E X V I I I I^{me} et dernière.

LES PRÉCÉDENS, NATHAN, (rapportant la cassette.)

N A T H A N.

(mettant un genou à terre.)

Seigneur, permettez-moi
 De rendre mon hommage à notre nouveau roi,
 Déposant à ses pieds cette riche cassette,
 Que son auguste père, en acquit de sa dette,
 A daigné me remettre abandonnant ces lieux.

F A L M O U R,

Que contient ce coffret ?

N A T H A N.

Des bijoux précieux !

Ce sont les diamans du royal diadème ;
 En un mot, des joyaux d'une richesse extrême !

F A L M O U R.

Le roi vous a laissé ce coffret important ?

N A T H A N.

Pour ce qu'il me devait : mais vous le rapportant,
 Vous voudrez bien, seigneur, approuver ma créance,

ACTE IV. SCÈNE XVIII. 109

GUILLLOT.

Seigneur ! n'en faites rien ; car selon l'apparence.....

NATHAN.

Je ne l'ai pas ouvert ! oh ! c'est en bonne foi !

GUILLLOT.

Vous pourriez bien aussi faire arrêter le roi !

Vous m'entendez, Nathan ? Gardez votre cassette :

Nous avons des joyaux. Et quant à votre dette....

NATHAN.

Je puis attendre encor : mais si le roi consent

A payer dans un mois, je perdrai cent pour cent !

FALMOUR.

Ces joyaux sont à vous : dans une telle affaire,

Je ne déroge point à ce qu'a fait mon père !

(Nathan insiste, en présentant de nouveau la cassette.)

Remportez les, vous dis-je : et tel est mon décret.

NATHAN (se relevant.)

Vous l'ordonnez, seigneur ! j'emporte mon coffret.

GUILLLOT (bas à Nathan.)

Des bijoux qu'il contient, vous saurez faire usage !

NATHAN (a demi-voix.)

Hélas ! j'en ai payé trop cher l'apprentissage !

S'il y a un ballet, ici, les danseurs et danseuses exécutent un divertissement, et viennent offrir des couronnes de fleurs, et des corbeilles de fruits au roi et à la reine.

FALMOUR.

(A Félicine, après le divertissement.)

Rendons-nous au palais, et que dans ce beau jour,

Tous les cœurs soient heureux du bonheur de Falmour !

(Falmour et Félicine remontent dans le palanquin.)

NATHAN (*tandis que Falmour descend du trône.*)
De sa principauté, par un sort trop funeste,
(*montrant le coffret.*)
Au banquier de la cour, voilà donc ce qui reste !

La marche recommence, le cortège défile comme il est entré, et lorsque le palanquin est au fond du théâtre, tout le cortège forme tableau, et l'on baisse la toile.

Fin du quatrième et dernier Acte.

e.)

st
lu
se

